

PRECIS DE LA CHUTE

Frédéric Jésus

<i>Prémices théoriques et éléments de typologie</i>	p. 2
Je ne tombe pas	p. 5
Feuilles de chutes	p. 8
Au delà du vide (GPS à l'usage de ceux qui sont déjà tombés)	p. 40

PREMICES THEORIQUES ET ELEMENTS DE TYPOLOGIE

Il y a, et ce sont les plus fréquentes, des chutes nécessaires, indiscutables, profondément existentielles. Dans la grande majorité des cas, elles ne sont pas fatales. Elles exposent cependant, en l'absence de rebonds immédiats, au risque de longues plongées vers un néant intemporel et - soit dit en passant - hautement désirable. Nul ne saurait donc s'éterniser à terre quand elles lui surviennent. Ce sont les plus simples des culbutes, et les plus radicales, y compris bien entendu quand, à tout âge, elles sont suivies de mort subite, de laborieuse agonie, ou de ce qui en tient lieu. Si bien que le rebond est ici, sauf exception, l'autre face de la chute. Il est d'ailleurs des rebonds qui n'inaugurent rien d'autre qu'une nouvelle chute, parfois suivie d'un nouveau rebond, etc.

Pour en rester au plus banal de cette catégorie, il suffit d'observer les tout-petits enfants quand, sans détours frileux ni recours aux prothèses parentales, ils entreprennent de se faire bipèdes. Pour eux, le premier pas (incluant la chute éventuelle) importe moins que celui qui suit dans la foulée. C'est un pas qui compte plus que double. Toute incertitude bue, peu leur chaut le lieu et la façon de ce premier pas puisque ce qui commence vraiment commence avec le suivant, et se prolonge par tous les autres, jusqu'au dernier. La parole suit de peu, ne serait-ce que pour en rendre compte.

Il convient ici de se rire de toute chute de ce type, et de l'oublier aussitôt. Elle n'est qu'un accessoire, aussi pur que gratuit, de la marche du temps présent : ni stratégique, ni nostalgique, elle dit simplement ce qu'il en coûte de chercher toujours, d'avancer souvent et de trouver parfois.

Peu importe l'ampleur de telles chutes, puisqu'elles accompagnent, presque par nécessité, l'infini des parcours possibles. Et peu importe leur nombre, qui ne dit rien de ce que lui doivent les découvertes.

Toute tentative de typologisation de ces chutes aura vite fait d'en distinguer des introspectives, des rétrospectives et des prospectives, avant de renoncer à se vouloir exhaustive. Donnant à voir la porosité des catégories, elle finira aussi par admettre que chaque chute est au fond unique en son genre, et qu'elle relève d'une ontologie rétive à tout classement.

Occurrence absolue bien plus qu'option sur le parcours de ce qui est, la chute constitue une expérience banalement inéluctable, sans doute souhaitable, parfois même désirable, qui affecte tous les objets et tous les sujets acceptant de s'y prêter.

*

Pourtant, de toutes les chutes observables et observées depuis la nuit des temps, il en est communément de plus sophistiquées et, pourrait-on affirmer, de plus utiles que d'autres. Ce sont celles dont il est aisé d'appréhender le sens et la portée de ce qui les a précédées comme de ce qui va en résulter. On se relève de telles chutes dans les secondes qui suivent, et parfois même avant qu'elles ne se produisent. N'ayant lieu que pour la forme, elles mènent pour ainsi dire directement au fond. Il arrive aussi, mais on le dit moins, que l'expérience du temps si court, si rare et si précieux de leur survenue s'avère à ce point fascinante qu'elle déclenche une addiction instantanée, qu'elle suscite le besoin de s'adonner sans trêve à la possibilité d'une infinie densité du présent. L'inéluctable n'en suit

pas moins les méandres d'un emberlificotant tuyau. Diffusant de haut en bas ses puissantes molécules, il délivre au goutte-à-goutte le meilleur et le pire de leurs effets comme pour anesthésier, dans l'urgence du ralenti, ceux du très proche moment où l'on viendra heurter le sol sans ménagement, où il faudra provisoirement conclure. Oui, on se relève aisément de ces chutes-là, mais un peu moins du souvenir d'avoir subi leur emprise.

*

L'opinion prévalente affirme cependant que les conséquences d'une chute dépendent avant tout des informations réunies à son sujet ainsi que des talents que l'on a pu mobiliser, en soi et autour de soi, pour procéder « en temps réel » à l'analyse de ce qui s'est passé et à la prospection de ce qui pourrait maintenant se passer. On peut en accepter le verdict. Il n'en reste pas moins que l'essentiel de l'attention est ainsi détourné de ce qui se passe pendant le moment même où l'on choit. « Je ne tombe pas », prétend dès lors le plus souvent celui qui tombe, quitte à admettre par la suite, en expertisant sa peau, ses os et ses jointures : « Oui, je suis tombé, et alors ? ». Après quoi, par de minutieux efforts de reconstitution, il se targue d'affirmer que la séquence des événements a suivi une pente logique et, pour tout dire, rationnelle – même si la rationalité peut avoir ouvert ici ou là de bien curieuses portes. L'épisode est alors assorti de l'énoncé d'une théorie âpre, contingente, éventuellement relayée par haut-parleurs, et qui vient mettre l'accent sur la vertu des redressements instantanés, sur la fulgurance des prises de conscience post-traumatiques ou sur l'innocuité des écorchures. Une recommandation centrale y est formulée : celle de relancer sans délai la quête entravée de l'objet qui, parce qu'il est considéré comme la cause du mouvement initial et qu'il n'a pas pu être atteint, est souvent qualifié de « symbolique ». La rationalité des effets rejoint ainsi celle des causes en lui mordant la queue, et la séquence est bouclée, jusqu'à la prochaine chute...

On sait peu de choses, en revanche, des séquences qui, parce que réputées moins lisibles, s'avèrent plus ou moins favorables. On observe que ni la poursuite d'un objet ni l'objet d'une poursuite ne déterminent vraiment ce qui permet d'appréhender leur enclenchement. Que leur impact est largement étranger à la quantité et à l'étendue des lésions cutanées ou au nombre de fractures qui en résultent. Mais qu'importe surtout l'atmosphère d'égarement massif qui a présidé à la catastrophe et qui, dans un environnement donné, lui a conféré l'essentiel de ses caractéristiques. On se redresse de ces chutes autrement disposé qu'on ne s'y était engagé. Si le pire vient succéder au pire, c'est après avoir changé de nature. D'ailleurs, et tant qu'à faire, la possibilité d'un mieux n'est pas exclue. La posture de sortie est ouverte à toutes sortes d'aléas. A l'évidence, la boucle des causalités est plus endommagée qu'on avait voulu le croire. Il s'est produit bien plus qu'une chute, mais quoi ?

C'est de cette valeur ajoutée, dont il est souvent peu question dans les récits classiques, que les pages ci-dessous ont l'ambition de rendre compte, à ras de terre plutôt qu'à hauteur de nuage, et en trois étapes. L'optique retenue est celle de la recherche action, et la méthode celle de l'observation participante chère aux ethnologues.

*

Complémentaire à cette optique, une option s'est imposée au fil des recherches et a fini par prendre la forme d'une hypothèse. Elle postule qu'une jouissance spécifique pourrait être procurée par

l'affranchissement, fugace ou durable, dont chacun peut se prévaloir envers deux séries de lois pourtant réputées intangibles : les unes, parce qu'elles régissent la pesanteur (ce sont celles qui, de tout temps, aident à tomber) ; les autres, parce qu'elles nourrissent le sarcasme (ce sont celles qui, selon les canons de l'époque, aident à rire au spectacle de celui qui tombe). Quelles qu'en soient la nature, les causes ou les circonstances, la chute est certainement un événement aussi grave (puisque lié à la gravité) que plaisant (puisque appelé à distraire), parfois enrichi d'applaudissements et d'encouragements divers - sur le modèle de la « Passion du Christ », du gag de dessin animé ou du « peloton du Tour de France ». Mais il est possible de s'en distancier, que l'on soit dans la position de celui qui tombe - et qui peut d'ailleurs en rire - ou de celui qui regarde autrui tomber - et qui, pour des raisons qui le concernent, peut s'en trouver profondément affecté. Jouissance et sentiment d'affranchissement sont indexés, en pratique, sur l'intérêt que l'acteur et le témoin accorderont, ensemble ou séparément, soit à l'épisode de la chute, à sa matérialité, à son vécu intime ou rationnel, soit à ses conséquences collectives sur ce qu'il adviendra, au-delà du contexte immédiat, de la quête en jeu et de sa brutale suspension. Dans les deux cas, l'option proposée est complexe, et mobilisatrice. Le lecteur est invité à s'en saisir, d'autant que l'hypothèse formulée laisse entrapercevoir l'occurrence d'une troisième piste : celle de l'émancipation.

Nulle chute ne saurait vraiment arrêter celui qui tombe si chacun – acteur ou témoin – acceptait de se détourner de ses causes autant que de ses effets pour s'intéresser d'abord à l'intensité de son déroulement. Dans le registre des chutes significatives, donc encourageantes, il importe de déchiffrer ce que révèlent les apparences plutôt que de se soucier des incidences. Puissent les trois récits qui suivent y contribuer.

* * *

JE NE TOMBE PAS

Je ne tombe pas. Je ne suis pas la poussière d'étoile filant son train de lumière. Ni la foudre qui déchire en sifflant le manteau atmosphérique et, dans l'instant qui suit, le voile des certitudes. Ni ce fragment de connaissance qu'une volonté dite cosmique désigne à l'attention des hommes parfois comme flèche et parfois comme cible. Je ne suis pas non plus le nuage qui dédie ses larmes froides aux contrées qu'il désespère, ni le vent qui joue avec leurs nerfs, ni la poignée d'astres qu'y vient semer la nuit en leur promettant l'oubli. Et encore : de la guerre et de l'amour déclarés, je ne suis ni le messager ni le mercenaire.

Je ne tombe pas. Je ne suis pas l'oiseau déchu de sa branche et qui, empêtré dans les plumes de ses ailes brisées, se résigne au naufrage au bord de la prochaine flaque. Ni le pigeon imbu de sa gouttière natale, alangui par plusieurs saisons de méditation sur les fronts et les épaules de pierre de quelques héros urbains des squares, et qui attend. Ni l'échassier encore ivre des distances jadis conquises au jeu des grandes migrations, et qui découvre à coups de bec sur la mangeoire et les barreaux les codes du zoo régional et populaire auquel de bons ornithologues viennent de le confier. Je ne suis pas non plus le parachutiste chargé de libérer le désert de tout ce qui ne le peuple pas, ni le maître des sauterelles lorsqu'en nuage elles soulagent la plaine fertile de tout ce qui la peuple encore. Et aussi : je ne suis pas l'un de ceux qui plongent sous le ventre des requins.

Je ne tombe pas. A pleines semelles sur le sol, lancé du plus loin de ma mémoire, je ne marche pas non plus : je cours. Je ne fuis pas, je n'ai rien dérobé et nul ne me pourchasse. Je ne veux rien mépriser. Ni les astres, ni les branches. Ni les plaines, ni les squares. Ni les cages, ni les rêves. Je trace mon chemin sous le double signe de l'horizon et de la gravité. Je file sans frein, sans accélération, sans dérapage, quelle que soit la chaussée. Un seul point est notable : je ne tombe pas. Mon parcours est cérébral ; aucune promesse, aucune caresse ne me retient. Je nage ou je glisse s'il le faut mais, encore une fois, je ne tombe pas. L'idée même de la chute est inconnue de l'univers que je traverse, et tous les soldes sont réglés depuis longtemps. Il ne m'importe pas de savoir si les joueurs d'échecs jouent l'un avec l'autre ou l'un contre l'autre puisque, aussi bien, ils jouent ensemble. Ni de décider si le remède est prescrit pour ou contre le mal auquel on l'a destiné puisque, aussi bien, le mal est souverain. Le temps que ces questions se posent, je suis déjà loin et l'ordre s'est refermé sur mon passage. Il me suffit de courir plus vite que l'orage pour n'être pas mouillé. Donc je cours. Mais je ne tombe pas. Toujours pas. Jamais.

Et puis ce matin, une pierre s'est dressée sur mon chemin, contre laquelle mon pied a buté. Surgissement anodin, mais radical, de l'événement. Mon corps a vibré, stoppé net dans sa course un fragment de seconde mais, aussitôt ressaisi par l'élan sans faille qui l'avait poussé jusque-là, il a repris son essor comme si rien ne s'était passé, pourtant sous mes yeux le chemin s'était brusquement rehaussé en une pente inédite, l'horizon avait basculé et s'était cabré au-delà de tout contrôle, mais je n'ai pas voulu en tenir compte puisque, toute mémoire bue, je l'ai dit, je ne tombe pas ; l'occurrence est hors sujet. J'ai donc continué sur ma lancée, mais le paysage a refusé de défiler comme auparavant. Cependant j'avais, il le fallait et, dans un sursaut, comme gouvernée par un réflexe de somnambule, ma main droite s'est dressée dans le vide pour saisir le filin pendant qu'il en

était encore temps, mais elle ne s'est refermée que sur un mince rayon de lumière ; alors j'ai remarqué le soleil, étrangement haut en ce petit matin. Et ma main gauche s'est dressée dans le vide à son tour, avec le même résultat ; alors j'ai remarqué un arbre et un éclair dans ses branches, ou peut-être un éclat de ce même soleil frappant le métal de quelque Graal. Mais toutes ces fulgurances semblaient s'évanouir aussitôt de l'écran de ma conscience, sur lequel s'imprimait en revanche, insidieux, un premier message de doute qui demandait : « *Et si, pour une fois, une fois seulement pour voir et pour savoir, tu tombais, oui tu tombais ?* »

Comment, au vu de ma situation, aurais-je pu ne pas reconnaître l'opportunité, et même l'opportunisme, de cette question ? Soumis comme je l'étais au chamboulement de mes points de mire, je pris faute de mieux le parti d'y consacrer un instant de réflexion, sans éprouver le moindre remords à laisser mon attention se détourner ainsi du soleil, des branches et des nouvelles règles de leurs jeux. Aussitôt, je sentis mon corps ralentir sa course, puis s'immobiliser, et j'eus la conviction qu'une nouvelle phase de l'événement venait de s'ouvrir. De la renonciation ou de l'acceptation, je ne pus deviner le sentiment qui dominait la scène. Cette immobilisation massive de tous mes membres, pourtant encore tendus dans un effort ascendant... cette énergie sévèrement contrée non pas par un obstacle mais par la rencontre d'un obstacle, d'ailleurs quelconque... la rupture de cette longue trace, si fidèlement entretenue sous l'égide de l'horizon... je mesurais combien le mouvement, la force, la continuité risquaient de me manquer. Mais ce que je risquais de perdre semblait moins préoccupant que ce que je me devais de découvrir. C'est alors que clignota le second message de doute, en bas à gauche, quelque part... Je ne pris pas la peine de le lire intégralement. Il y était question je crois de volonté et de vacarme, avec le mot « *maintenant* » qui revenait à plusieurs reprises sur l'écran. Ce que je compris tout d'abord, c'est que rien ne serait plus jamais comme avant, et que l'instant d'après il en irait de même. Et ce que je devais en déduire nécessitait des talents d'improvisation que je n'avais pas eu l'occasion d'exercer. D'un point de vue strictement formel, l'expérience était passionnante ; aussi, repoussant en un clin d'oeil la foule de questions opérationnelles qui se pressait, décidai-je de m'adonner plus avant à cette ivresse de l'épreuve.

Ni oiseau déchu... ni poussière d'étoile... alors qui et alors quoi ? Masse de vie encore gonflée du souffle de sa course, flottant sans désespoir mais sans plus d'enthousiasme à la surface d'une malsaine pesanteur ? La sueur cristallisait sur mes paupières. J'étais ébloui de l'intérieur. Et le troisième message ne fut plus de doute, mais de certitude éclairée : « *Bienvenue au royaume de la chute. Ceci n'est pas un rêve* ». Formulations absurdes, mais reçues tout à trac. Je m'étais longtemps cru poursuivi par tous les motifs de trébucher que les galaxies et les républiques pouvaient me destiner, et voici que devant moi se dressait le sceptre indicateur d'une abdication sans fond, et voici que je devinais que je n'avais peut-être tant couru que pour atteindre au plus vite ce terme de la course, et voici que le tintamarre de tous les pas accumulés me revenait comme un écho poussé par le vent. Vacarme et volonté maintenant aussi inéluctables que la chute. Oui : maintenant. Je m'y préparais donc. Mentalement, tout du moins : mes pensées se mirent en boule et une gaine d'amnésie se molletonna autour du tout. Physiquement, il y avait aussi des dispositions pratiques à prendre. De quoi allait-il s'agir en effet : de terre, d'herbe, de pavés, d'asphalte, peut-être d'eau calme ou encore d'un champ de lave ? Quand je réalisai, après rapide expertise, que le très proche avenir — plus que d'infimes centimètres — était fait de terre un peu gelée, dallée de quelques pierres plutôt plates, il était trop tard pour ajuster mes os en conséquence. Ici l'improvisation consista à s'abstenir de tout verdict comme, d'ailleurs, de toute improvisation. Pour autant que

gamma est égal à gt^2 , je n'avais d'ailleurs plus le temps de rien. Et c'est par le fracas, ainsi résolu, de mes braves et si fidèles corps et être sur le sol matinal que commença sans plus de surprise la dernière phase de l'événement.

Je ne tombe pas. Au diable les ambitions du bipède que je fus. Adieu les illusions des discours aux nuages. Même l'idée et le souvenir de la chute sont aux orties. Je ne tombe plus, je ne suis jamais tombé, je ne tombe pas : je rampe. S'il le faut, si le ciel ou les oiseaux se jettent sur moi, je plonge dans le premier trou venu, trou de taupe, de crabe ou de lombric, ou même trou d'égout ; et, dès que je le peux, je rampe encore, je me faufile, je creuse, je nage, bref j'avance. Assidu à mon projet, à défaut de ne pas tomber, je continue à gagner sur le temps l'espace qui se présente. Jadis libre comme la lumière, puis libre comme l'air, désormais libre comme la terre, j'ai toujours en ma matière l'énergie qui me fait aller. Là-bas, par devant, où je finirais bien par tomber. Dans l'oubli de l'éternité, qui me rendra à la lumière.

FEUILLES DE CHUTES ¹

« Pour une pierre lancée en l'air, ce n'est pas un mal que de retomber, ce n'est pas un bien que de remonter »
(Marc-Aurèle, Pensées pour moi-même, Livre IX, XVII)

- 1 -

Les chutes – ne discutons pas ce point pour l'instant – sont affaires de muscles, de nerfs et de tendons, bref de réalité, plutôt que de volonté, de pulsions, de sentiments, de désirs compliqués ou de que sais-je encore. C'est une fois son épi couché sur le sol que le roseau, s'il n'est point trop estourbi, et s'il lui sied de confondre pensée et réflexion, s'étonne de s'être cru si près du chêne. C'est par Eve que la pomme de Newton, bien avant de venir écraser son chapeau et éveiller son cerveau, fut d'abord cueillie et, peut-être bien, croquée. En matière de pesanteur comme en tant d'autres domaines, les faits précèdent les lois. C'est parce qu'ils en sont les supports, les guides et donc les instruments que les pieds, les jambes, les mains et les bras deviennent les conditions du *cogito* de l'homme et de ses aventures. Voici ce que chacun pourrait affirmer, du fond de son hamac.

En cet après-midi de juillet, mes pieds avaient renoué avec un pouvoir somme toute bien naturel : me porter et me conduire où je voulais aller. Rendus à leur nudité essentielle, ils refusaient pour une fois de courir. Et, tout d'abord, de courir le risque de répondre à des impératifs institutionnels, ce qu'ils avaient tant et trop coutume de faire sous leur version chaussée. Ils acceptaient juste – que le motif s'en avère futile ou vital – de s'aventurer sur les dalles incandescentes du balcon. Non sans réticence, mes jambes souscrivaient quant à elles à de plus complexes intentions, soit, comme j'aimais le prétendre en m'écoutant parler, à « tout projet de trajet s'il me rend vraiment sujet d'un lointain objet ». Je m'explique : tout trajet dépend d'un projet, et mon corps se révoltait au souvenir de ces lieux et de ces temps où l'enrôlement du sujet en des combats accessoires réduisait celui-ci au rang de complément d'objet. Si l'action est une phrase, me disais-je alors, les jambes en sont le verbe, et les pieds s'y accordent. Mieux encore : les mains et les bras sont tenus de se plier aux intentions venues d'en bas. En résumé : douce régression, douce soumission à une pure bipédie, peu soucieuse d'ouvrage et d'industrie.

Voici pour les données de base. En temps de crise, en cas d'alerte de survie, un développement tragique aurait pu s'ensuivre. Mais en ce moment précis, il n'en était pas question. Non. Je n'aspirais qu'à un repos profond, suave et mou. Dépourvu d'intentions productives tout autant que d'obsessions compétitives, j'étais seulement muni d'un grand verre de menthe à l'eau – deux glaçons, pas de paille – , le tout bien fiché dans l'étau servile de ma pogne droite. Ma tranquillité d'esprit et mon aisance posturale devaient beaucoup au fait d'avoir chaussé pour l'occasion mes vieilles sandales indiennes, proscrites dans les temples mais bénies sur mon brûlant balcon.

¹ J'affirme et assume d'emblée ma forte complaisance envers le thème et le titre de cette histoire. Je décline cependant toute responsabilité à l'égard des « feuilles » - en l'occurrence des documents administratifs *pro forma* – qui rendent compte de certaines de ses étapes. Je ne garantis à leur propos qu'une éventuelle « traçabilité », bien moins réglementaire en l'espèce que déduite de mes propres expériences. L'ensemble ne constitue du reste qu'une contribution à plusieurs voix au chantier de recherche annoncé dans l'introduction. Il s'agit d'insister, à toutes fins utiles, sur le fait que chaque homme, chaque femme, chaque pierre peut recourir au cours de son existence à différentes façons de tomber, successivement ou simultanément, et peut même en inventer de nouvelles. Qu'on en juge. (N. de l'auteur)

Un vieux rétroviseur socio-mental m'indiquait cependant que l'idée du repos me regardait de travers. Je n'insiste pas : chacun sait ce qu'il en est du temps dérobé au temps contraint. Aussi avais-je consciencieusement chargé ma main gauche, et moite, d'un téléphone portable. Il m'était indispensable, à cette époque, de me croire indispensable. A quoi ? Aujourd'hui, je ne le sais plus très bien et n'aurais plus guère l'occasion de m'en soucier...

Mais de tout le reste, de ce qui censément me concernait alors d'une autre façon, je me souviens en revanche comme si c'était encore hier ou déjà demain. Prenons ceci et cela : j'ai en permanence à l'esprit ce qui était à peu près identique à ceci et ce qui sera sans doute différent de cela. C'est ma façon de mieux observer ce qui serpente autour des marges, ce qui finit par s'imposer quand « tout le reste » a changé.

Attentif à ce qui peut arriver là où rien n'arrive, je m'intéresse au banal comme au trivial. Bien peu au spectaculaire, et moins encore au révolutionnaire. Je m'explique de nouveau.

D'abord le banal. Depuis plusieurs mois, je ne dormais guère plus de quatre ou cinq heures par nuit. Comment faire autrement, pensais-je alors ? Les dossiers gonflaient à vue d'œil sur mon bureau et, partant, dans ma sacoche. Pour les instruire, je n'avais qu'une méthode, laborieuse, profuse, systématique : écouter jusqu'à plus d'heure qui voulait bien me faire part de ce dont il était question, mais aussi de tout ce qui était franchement hors sujet. A la suite de quoi, mu par un sincère conformisme, je n'écartais aucune des expertises disponibles – pas même les miennes, mais de celles-ci je ne soufflais mot qui fut identifiable. J'escomptais seulement que leurs auteurs les aient menées dans les règles de l'art, c'est-à-dire : « sur place et sur pièces », sans biais juridiques ou méthodologiques majeurs, et en les laissant ouvertes, par principe, aux avis contradictoires. Du moins était-ce la discipline que je m'imposais jusqu'à la dernière ligne, et souvent jusqu'au cœur de la nuit.

Quoiqu'il en soit, je remettais toujours mes rapports – précis et pragmatiques – et mes plans d'action – résolument opérationnels – dans les temps impartis – que dis-je, exigés – par les commanditaires. J'aurais eu trop de scrupules à m'y prendre autrement, et sans doute trop peur de tarir les sources sadiques de mon amour-propre. Il était hors de question que m'échoie la responsabilité de venir perturber la chronologie des suites qui étaient rituellement apportées à d'aussi scrupuleux travaux, à savoir : silence absolu ou, au mieux, congratulations embarrassées ; panne de la photocopieuse pour en assurer la diffusion ; demande urgente et formulée deux mois plus tard de résumer en cinq lignes – pour le lendemain sans faute – le contenu des cinquante pages (sans les annexes) fournies ; et, pour finir, torpillage à l'aveugle ou long enlèvement du calendrier de mise en œuvre préconisé ; ou, plus souvent encore : prise frénétique de décisions contraires en tous points à mes recommandations les plus dûment argumentées, parfois suivie de la commande d'un nouveau rapport pour évaluer le bien fondé des dites décisions – rapport que je rédigeais aussitôt, imperturbablement, selon la méthode ci-dessus décrite et avec à peu près les mêmes effets.

Flamboyant, parcimonieux et inutile tâcheron, j'avais à cœur, tout au long de l'année, de réussir sans désemparer chacun de mes échecs. Je rampais à ce rythme jusqu'au seuil de l'été. Je rampais encore en juillet. Et voici pour le banal.

Triviale, ensuite, avait été ma récente initiative de sortir, du fond du placard où je l'avais consigné, ce hamac en jute ramené d'une ancienne mission mexicaine et aussitôt oublié, d'en secouer la poussière et de l'installer sur la petite terrasse de mon appartement de banlieue. J'en avais noué les anneaux aux attaches des rambardes qui formaient l'un des angles du balcon. Éliane, mon épouse, avait ricané.

Trivial aussi avait été l'achat d'une bouteille de sirop de menthe au petit supermarché d'en face. Je n'étais alors que distraitemment résolu à me mettre au vert, par exemple pour un jour ou deux. J'avais rempli à tout hasard une demande de congés en trois exemplaires. En réalité, mon choix le plus précis s'était porté sur une version avec colorants artificiels. Effritement de l'emprise du banal, effraction de celle du trivial : j'avais simplement, mais impérieusement, soif de couleurs franches. Cela aurait pu être jaune citron ou rouge grenadine. Juste après la prise de décision, et un mot aimable à la caissière, l'état du stock et des lieux s'était mis à compter. Arthur et Jérôme, mes deux fils, avaient tout d'abord salué mon acquisition en vidant, en partie sous mes yeux, plus de la moitié de la bouteille de sirop en moins d'une matinée. Après quoi, ils avaient l'un après l'autre entrepris d'explorer le hamac, avant d'afficher leurs intentions sournoises et pas même planifiées de l'annexer à temps plein. Il avait suffi d'une double et patriarcale admonestation pour anéantir en bloc leurs vellétés, en réquisitionnant le reste de sirop et en sanctuarisant mon coin de balcon. Selon mes conceptions éducatives, un minimum d'interdits s'impose, surtout s'ils sont arbitraires, pour muscler l'ambition des générations montantes et pour motiver leurs désirs de construire un avenir à leur mesure. J'ignorais alors à quel point et de quelle façon ma propre génération, à travers l'échantillon chaque jour plus désopilant que j'en constituais à leurs yeux, allait bientôt se révéler descendante.

Les dalles rouges du balcon étaient donc chauffées à blanc. Trois étages plus bas, l'asphalte du boulevard commençait à fondre. Les pneus des rares automobiles qui passaient en ce début d'après-midi torride l'écorchaient avec un bruit mouillé. Sur les fronts de mes fils assoupis entre les bras des fauteuils, au fond du salon, la sueur coulait plus vite qu'elle ne séchait. Le ciel s'épaississait par l'ouest. On espérait une pluie d'orage. J'étais résolu à jouir de cette attente en allant inaugurer, dans mon hamac, d'intimes retrouvailles avec l'expérience du bercement autogène. Il y a, pensais-je en laissant me monter aux lèvres un sourire plus ironique qu'innocent, moins de sottises régressions que de sottises soumissions. A défaut de l'avenir, le présent appartient aux bipèdes suspendus.

Il y avait en revanche, à ma connaissance, deux méthodes et guère plus pour s'introduire activement dans un hamac : la perpendiculaire et la parallèle.

La première consiste à commencer par s'y asseoir. J'avais déjà eu recours à cette approche pour tester la solidité de l'installation. Satisfait, je m'étais balancé un instant et je m'en étais tenu là. Un dossier urgent m'attendait sans doute. Ou peut-être le téléphone fixe s'était-il mis à trépigner sur son socle. Ou déjà le regard concupiscent de l'un ou l'autre de mes fils rôdait-il autour du nouveau dispositif. Quoiqu'il en soit, j'avais eu le temps de comprendre qu'une fois installé de la sorte sur le hamac, fesses au mou mais talons au sol, une manœuvre complémentaire bien qu'incertaine de basculement asymétrique du corps s'imposait ensuite pour s'y allonger pleinement. L'ensemble devait certes manquer d'élégance mais offrait d'assez bonnes promesses d'équilibre, de sécurité et surtout – c'était le but, soupire d'aise en contre-chant - de délectation immédiate.

L'autre méthode, perçue sans être explorée, mais que j'avais intitulée en aparté « l'approche parallèle », anticipait d'emblée le destin horizontal de l'entreprise. Elle supposait d'enjamber tout d'abord le hamac d'un geste simple, souple, rationnel et résolu, et de s'y abandonner ensuite en une seule coulée, confiante, longiligne et voluptueuse, de tout le corps. Cette façon de faire semblait particulièrement recommandée, par exemple, à tout individu préalablement doté d'un verre de menthe à l'eau – ou de grenadine, ou de citron - avec deux glaçons et une paille dans la main droite, et d'un téléphone portable dans la main gauche.

Ce qui était précisément mon cas. Et voici pour le trivial.

- 2 -

- « Alors que vas-tu faire avec ce rocher ? », demande-t-elle en remplissant de nouveau leurs tasses.

La ferveur avec laquelle, depuis toujours, Dominique prépare et sert le thé – sans sucre ni lait – quand il vient la rejoindre chez elle est l'une des sources secrètes de la passion qu'André lui voue depuis leurs plus jeunes années. Une passion absolue, éperdue, inconditionnelle. Cet art intime du thé est, en retour, l'une des cent cordes qu'elle fait vibrer, note longue et circulaire issue d'une harpe immaculée, au rythme de l'amour qu'elle lui réserve à sa manière : patiente et débridée, prudente et soudaine, aveuglante et aveuglée.

Ils aiment cet amour tel qu'ils l'ont fait : aussi intarissable qu'indéfectible, cause et but du plus beau de ce qu'il y a de beau en eux. Mais quasi clandestin aussi et, malgré tant d'années ou peut-être de ce fait, sans issue en un monde qu'ils habitent sans réussir à le partager. Souvent, André se demande : indéfectible parce que quasi clandestin ? Intarissable parce que sans issue ? Malgré Hélène, la fille, aujourd'hui fière adolescente, qu'ils ont eue ensemble, que Dominique a élevée avec son soutien à la fois proche et distant, et qu'il lui semble connaître pourtant encore si peu ?

Ce qui attache aussi André à Dominique, et sans trêve, c'est l'ivresse vertigineuse, juvénile, enveloppante qui le saisit quand elle lui offre son corps. Ce corps que, d'un air grave, elle dénude en un fragment d'espace-temps au bord d'un lit dont, captif de son regard de naufragée, il ne discerne que bien plus tard la couleur des draps quand, dans un geste de feinte pudeur, elle s'en recouvre des pieds jusqu'à la gorge. Ce corps qu'il croit chaque fois découvrir pour la première fois, et dont il se dit chaque fois qu'il ne le mérite pas. Ce corps miraculeux que, depuis tant d'années pourtant, il caresse, il explore, étourdi par ce miracle, pendant qu'elle le regarde faire, émerveillée de son émerveillement, puis qu'elle se saisit à son tour du sien avant de s'y enrouler, en fermant les yeux puis en les ouvrant tout grands à l'échelle des astres quand il la pénètre enfin...

Il sait tout de ce qu'elle est, comme elle sait tout de ce qu'il est. Pour le reste, n'ayant en commun que l'éducation d'Hélène et leurs propres moments d'exclusive promiscuité, elle ignore presque tout de ce qu'il fait comme il ignore presque tout de ce qu'elle fait. Chacun d'eux sait ce que l'autre ignore et ignore ce que l'autre sait. Ils ne voient pas la nécessité de partager plus que cela. Et il leur plait de s'être ainsi réduits l'un et l'autre à l'essentiel.

Aussi est-ce à elle et non pas à Éliane, son épouse, qu'il a choisi de parler en premier lieu de l'affaire du rocher. Il ne veut pas d'autre avis expert, pour commencer, que celui de Dominique, elle qui sait peu de choses, mais qui en a tant vu et qui comprend presque tout. Pour la raison inverse, c'est à Éliane, fille d'ouvrier, et à elle seule, qu'il s'est ouvert au tout début de la question de la mémoire ouvrière. Eliane a partie liée avec la réalité des choses. Dominique en entend la musique. L'une et l'autre n'ont pas la même vision du destin des pierres qui menacent de rouler, ni des mémoires qui menacent de s'effriter.

- « Que faire ? Je ne sais pas encore, Dominique », répond-il en lui caressant la joue. « Mais je pense qu'on ne peut pas laisser ce rocher bloquer la route. En attendant, il va peut-être falloir l'interdire, le risque d'une chute est trop imminent ». Ses doigts glissent maintenant derrière son oreille, reviennent vers sa joue et se hissent de la pommette jusqu'au front pour écarter la mèche de cheveux auburn venue barrer le regard perplexe qu'elle pose sur lui depuis qu'il lui parle de cette histoire.

Il boit une gorgée de thé brûlant. Comme d'habitude, elle laisse refroidir le sien. Il pense à tant d'autres moments où il a relevé une mèche ou l'autre de ses cheveux.

- « Et pourquoi ne pas laisser la pesanteur s'en mêler ? », reprend-elle en souriant. « Le sort des pierres est de rouler, de se fendre et de s'émietter et, longtemps après, d'une façon ou d'une autre, de finir en sable au fond des eaux ». Elle pose un doigt sur les lèvres d'André. Elle feint soudain un courroux si rare chez elle qu'il s'en émeut aussitôt. « Chut ! Ne me réponds pas. Je sais ce que tu vas dire. Que c'est ton devoir d'empêcher cette chute. Ton métier. Depuis que je te connais, tu cours sans cesse au devant de tout cela. De ce qui tombe ou de ce qui risque de tomber. Tu as toujours de grands motifs auxquels te consacrer. Hélène t'appelle depuis longtemps, et moi je t'attends depuis plus longtemps encore. Ta femme et tes fils ont fini par s'habituer. Pas moi. Tu n'es pas venu hier, ni avant-hier. Hélène voulait te parler de son stage. J'aurais aimé te montrer le tableau que je suis en train de terminer. Mais tu es ailleurs, comme toujours. Que se passerait-il si ce rocher continuait son chemin sans toi ? Si cette route était coupée ? Je veux dire : que se passerait-il d'autre, vraiment ? »

Il écarte ses doigts et pose ses lèvres sur les siennes. Ouverture. Ces lèvres toujours chaudes et fraîches, par quelle magie ?

- « Plus personne ne circulerait, Dominique. C'est bien là la question. Les routes sont comme les ponts. Elles relient les gens. Elles les libèrent des contraintes de la géographie. C'est cette route, aujourd'hui menacée, qui me permet de venir vers toi ». Une rafale de pluie gifle la fenêtre. « Même quand il pleut, comme ce soir ».

- « C'est aussi par cette route que tu vas repartir, André ». Elle allume une cigarette. Signe de préoccupation, et geste toujours gracieux qui lui tient lieu de mesure du temps qui passe. « Je connais cette route qui te soucie. Celle que ton rocher surplombe et dont tu dis qu'il la menace. C'est celle qui suit les gorges de la Sogne. J'ai lu l'article dans le journal. Mais il y a tant de routes ... »

Dans le silence qui se fait, la main d'André, guidée par celle de Dominique, trace maintenant le sillon qui mène de sa gorge à la vallée d'entre ses seins, puis de son ventre à la cluse d'entre ses cuisses.

- « C'est la route de mon ancienne galerie. Celle du collège d'Hélène. Depuis longtemps, je lui préfère le chemin de crête. Sais-tu pourquoi ? Je ne supporte plus de croiser ces convois militaires interminables ou de rouler derrière ces gros camions qui transportent nuit et jour des déchets nucléaires en mal de recyclage. Peut-être même des ballots de céréales transgéniques. Je déteste leur vacarme et leur diesel. Crois-moi, une telle route mérite vraiment d'être coupée ».

Dominique et ses éternelles convictions écologiques ! Sa propension instinctive à se braquer, comme les chevaux qu'elle aime monter à cru en rase campagne, devant tout ce qui altère la confiance qu'elle veut porter à ce qui porte la vie. Il se dit pourtant qu'elle a peut-être raison. Peut-être. Un seul regard d'elle suffit bien souvent à pulvériser ses certitudes. Il ne sait pas s'il lui parlera un jour du projet de Musée de la mémoire ouvrière. Elle pose la tête sur sa poitrine, et la main sur sa ceinture.

- « Il reste du thé », dit-elle. « Remplis nos tasses et parle-moi plutôt des routes que nous suivrons un jour ensemble ».

Plus tard dans la soirée, le téléphone sonne. Hélène passe la tête par la porte de la chambre.

- « Papa, c'est Roland pour toi. »

André embrasse sa fille – « *Il faut que tu me racontes ton stage ...* » - et prend le combiné.

- « Roland, c'est toi, à cette heure ? »

- « Il n'y a pas d'heure pour les crétins. Alors, encore debout, l'artiste ? Et chez ta douce, qui plus est ! Je t'aurais plutôt cru couché ! Quoi ? Ah, tu es couché ! OK, j'ai compris. Tant pis. Tu me dis ton problème, après je te dis le mien ».

- 3 -

Je me suis déjà éveillé essoufflé, mais jamais avec du sang sur les mains. Même en rêve, mes mains restent propres. Mes chaussures beaucoup moins. Sur ces parcs de belle allure, ni l'argent ni les barrières n'ont de réel effet. Nul jardinier de haute école ne peut non plus empêcher les nuages de s'installer ni la pluie de tomber. Les allées de se gonfler de boue, les flaques d'effacer au hasard les traces de sabots ferrés, la mémoire de se souiller du flou de ce qui fut. Tant pis pour les tapis quand je rentre chez moi. Quant aux draps, je ne dors pas chaussé. De là à courir pieds nus, non. Mais une chose est sûre : j'aime courir sous les pluies fines de mi-saison. Elles lubrifient la glotte, les bronches et les poumons et se vantent de conjurer tout semblant d'asphyxie. Par osmose, sans mépris, en parfaite harmonie avec ce presque brouillard, mon corps chauffé par l'effort sèche les gouttes aussitôt qu'elles touchent ma peau, mon maillot, mon short. D'ailleurs, qu'il vente ou qu'il pleuve, je ne porte pas de pyjama. Jamais non plus je ne m'éveille jamais mouillé. Sauf par soudain temps d'orage, à cause de la sueur, ou après un cauchemar de chute dans une flaque, à cause de la colère. Ce n'est pourtant pas moi qui tombe. Du moins pas dans une flaque. Il n'y a donc pas de cauchemar. Juste une chute. Et la dernière fois – j'en étais à mon quatrième tour de parc – cela s'est terminé dans l'étang. Bien froid, visqueux, marécageux à souhait, avec de ravissantes fumeroles d'automne

accrochées dans les roseaux. Et aussi quelques poules d'eau. Ou bien des canards. Dès le deuxième tour, j'avais repéré la vieille. Seule, marchant à petit pas en agrippant bien sa canne, un châle en cachemire sépia enroulant ses maigres épaules, et sur sa tête encore assez droite un bonnet de laine mauve assorti à son manteau. Au troisième tour, elle était toujours seule, et un peu plus à distance de la maison de retraite qu'au précédent. Elle jetait des morceaux de pain aux canards, ou bien aux poules d'eau. J'ai pensé : « C'est comme une image qui voudrait me hanter ». J'ai pensé ensuite : « Pas question ! ». Puis j'ai cessé de penser. Et j'ai dit « ça suffit ! », seulement pour m'inventer un prétexte. Les roseaux, occupés à ployer sous un petit accès de brise, n'ont pas fait de commentaire. Au quatrième tour, je n'ai eu qu'à lui foncer dessus, comme un qui jouerait à saute-mouton avec les flaques, mais en faisant de larges moulinets des bras et en poussant des cris d'ours des bois en rut. Malgré l'arthrose, la vieille a brusquement levé la tête et, le temps de scruter l'horreur, elle avait perdu ses lunettes. Paniquée, elle est partie de travers en trotinant, ses bottines à menus talons ont glissé sur les rochers moussus, elle a tenté de s'accrocher aux branches d'un saule pleureur qui luisait de toutes ses larmes de rosée, mais ses pauvres mains sans forces n'ont rien saisi d'autre qu'un ultime et misérable effort, et plouf ! La vieille a coulé sans un bruit, une épaule après l'autre. J'ai jeté sur les bulles de son dernier souffle remontant à la surface la canne et le châle qu'elle avait perdus dans sa chute. Au cinquième tour, seule la canne flottait encore. Les canards, sur la rive, se disputaient le reste d'un quignon plus gros que les autres. Ou bien les poules d'eau. Je me suis réveillé sans état d'âme. Sans chaussures, ni pyjama. Au sec. Tout juste un peu essoufflé. Le tour de parc fait plus de deux kilomètres, tout de même. Multipliés par cinq. J'ai vaguement suivi l'affaire dans les journaux. Déplorable accident, a-t-il été conclu. La responsabilité du directeur de la maison de retraite n'a pas été mise en cause. Tant mieux. Une seule victime à la fois, c'est bien suffisant. Je ne sais plus si j'ai assisté aux obsèques, ou bien si je l'ai rêvé. J'avais tant à faire, au bureau, à cette époque ! Mais, par courtoisie, j'ai fait déposer une gerbe de fleurs anonyme. Je me souviens des jolies fossettes de la fleuriste. Pourtant, je les avais commandées par internet, on ne sait jamais. Les fleurs, pas les fossettes.

- 4 -

- « Voilà la situation, Roland. Rien que du banal. Rien que du trivial. Rien que du compliqué », soupire André en maltraitant l'annuaire du bout des doigts à la lettre K.

- « Laisse tomber, mon vieux ! Dans tous les cas, tu auras tort. *Primum non nocere*, mon cul ! *Primum non dolere*, plutôt. Prends soin de toi d'abord. Tu n'as rien à fuir, rien à détruire, rien à construire non plus. Tout est déjà là. Tout est déjà loin. Ton « je » n'y est pour rien. Ton intuition était la bonne quand tu me disais : « Je suis vécu ». Au mieux, tu es traversé par ce que à toi ton « je » prétend contribuer et que tu appelles ta vie. Mais rien de ce que tu entreprends n'est vraiment partie prenante du pouvoir que tu imagines avoir sur elle. Ou sur ta mort. Tu n'es pas seulement vécu, tu es aussi baladé, frangin ! Si tu continues comme ça, et pourquoi pas, le seul voyage que tu pourras entreprendre pour de bon, à ton compte et à tes frais cette fois-ci, est celui qui te mènera au fond du fond de la routine. Dont tu ressortiras par le système de vidange. Avec les eaux grasses. Rendu au monde tel qu'il est. Loin des ombres tremblantes et des injonctions têtues qui assiègent tes nuits ... »

- « Roland, tu bois trop ! »

- « Échec et mat, André. Rien bu depuis une heure ! »

- « Papa, j'ai besoin du téléphone ! »

- « Arthur, fiches-moi la paix. Je suis avec Roland. »

- « Raison de plus ! ça va encore durer un max ! Magnés-toi. Une copine doit m'appeler pour le contrôle de maths de demain ! »

- « D'accord pour la copine. Mais pas besoin d'y mêler les maths... Reviens dans cinq minutes. Roland, tu es toujours là ? »

- « Affirmatif. Ils sont marrants, tes mômes ! Passionnés par la belle inconnue des équations, pas vrai ? Un de ces jours, je vais les inviter sur ma péniche. Sans Éliane et sans toi, cela va sans dire. Mais avec Hélène, peut-être. Non, je ne plaisante pas ! Bon, j'ai compris que je dois conclure. Où en étions-nous ? Ah oui. Souffler sur les braises de la mémoire ouvrière, disais-tu. Et décider du destin des pierres qui roulent à travers les siècles. Savoir ce que tu dois faire ou ne pas faire. Mais c'est indifférent, André ! Il n'y a pas plus de « moi » qui s'accroche aux intentions que de pierre ou de mémoire. Laisse donc tomber tout cela ! Tu verras qu'aussitôt ce « moi » n'aura plus de prise sur rien et que rien n'aura de prise sur lui. Tu seras tranquille sur place. Les pieds nus dans la prairie humide au soleil levant. Souviens-toi de ce que disais l'ami Jean-Jacques : « *L'homme vraiment libre ne veut que ce qu'il peut, et fait ce qu'il lui plaît* ». Allez, mon gars ! Accepte au moins une fois d'« être vécu », ou de « laisser la vie te vivre », comme tu préfères. Renonce à l'exotisme du devoir, tourne le dos aux mirages des contraintes, sors de ces bois dont tu connais toutes les orées. En un mot : apprends à marcher de nouveau à ras de terre, comme à l'aube des temps, en ne levant le nez qu'en cas de rêverie. Rien de tel pour ne pas chuter ! Sinon, admets de reconnaître dans ta solitude le reflet de ta nudité et des dépendances qui en résultent. Si tu commences à croire que ce que tu fais t'appartient, tu n'as d'autre perspective qu'une mort négociée du bout de l'ongle, pas d'autre piste qu'une parole tenue dès que donnée, mais qui épuise le sens de tes actes. Alors, quoique tu décides, ce sera le demi-tour aveugle vers le puit des origines, avec le choix soit de te taire pour toujours soit, mais cela revient au même, pas vrai ?, de déblatérer à l'infini devant des publics somnolents en leur exposant le pourquoi et le comment de ce qui ne peut même plus les réveiller. Mais, dans tous les cas, nul ne s'intéressera aux collapsus de la vertu qui ont fait de toi, vaille que vaille, l'avatar de ce que tu prétendais être. Tu seras et resteras ce citoyen du monde assigné à résidence et responsable de tout, même de ce qui t'échappe. En résumé, mon vieux ... » tut, tut, tut ...

- « Arthur ! Le téléphone est à toi ! ».

Le front moite et glacé, contemplant le combiné reposé sur son socle, André reste songeur. Il connaît la richesse des digressions de Roland, mais il a préféré descendre en cours de route et couper la communication. « Tout de même, j'aurais dû prendre des notes », se dit-il. « Le principal cadeau que Roland me fait régulièrement, c'est de ne jamais m'en faire. Pas plus qu'il ne s'en fait à lui-même et c'est pourquoi, même bourré, surtout bourré, il tient debout. Je ne peux pas en dire autant. « *Si tu te*

mets à croire à ce que tu fais, apprends à marcher à ras de terre ». Ramper, bien sûr ! Mais comment ramper sous terre ? »

- « Pas trop tôt ! », commente Arthur du haut de l'escalier.

- « Je m'inscris sur la liste des suivants », crie Jérôme du fond de sa chambre.

- « Pas trop tôt, en effet », reprend Éliane en écho.

- « Tu connais Roland ... », rétorque André.

- « Trop bien. Ses conseils de dilettante vont te conduire droit dans le mur ou les pieds dans le paillason. »

Éliane pose son livre et ôte ses lunettes. « *Droit dans le mur ou les pieds dans le paillason* » est l'une de ses formules favorites. Elle en a d'autres, telles que « *on n'a rien sans tout le reste* », ou « *les réponses sont plus indiscretes que les questions* », ou encore, pour clore leurs dialogues : « *ta nécessité n'est pas ma feuille de route* ». Etc. Imparable.

Femme libre s'il en est, elle hausse les épaules chaque fois qu'André tente de renchérir en lui assurant que « *les mots précèdent l'histoire qu'ils racontent* » ou que « *tout acte porte en lui même ses propres conséquences* ». D'un revers de balle sans pitié, elle lui répond : « *on ne peut pas être et être la cause de ce qu'on est* ». Elle ne veut être que la cause, et elle n'a que dédain pour la cause de la cause.

C'est ainsi qu'ils se parlent depuis leur mariage, il y a bientôt quinze ans. Elle vit leur amour comme un combat qu'elle adore mener, mais qu'elle déteste perdre ou gagner. Voir la victoire lui échapper de peu ou renoncer à s'en saisir quand elle s'avère acquise : telles sont les conditions, compliquées, de sa jouissance, y compris sexuelle. Pour André, un tel amour est une épreuve permanente : il préfère de longue date les issues douteuses et les désirs de certitude qu'elles attisent. Or, depuis quelques temps, il est absorbé par la tentation de la défaite. Il voit dans les chemins qui y mènent autant d'occasions de tout remettre en question.

Dominique, elle, ne se soucie ni de victoire ni de défaite. Elle semble ignorer le sens de ces mots. Elle ne s'inquiète pas non plus de ce qui cause, accompagne et conclut les chutes. « *Il faut descendre pour monter* », dit-elle simplement devant ce qui tombe ou va tomber. Peut-être chacun n'est-il pour elle qu'une feuille de thé flottant, imprévisible, à la surface de l'eau chaude.

Éliane, en revanche, ne veut pas entendre parler des lois de la pesanteur. Sur les tableaux de maîtres, elle ne veut voir que les couleurs, les sourcils arqués des visages, et la part du ciel. La marque des volontés.

- « Alors que vas-tu faire avec ce projet de Mémorial des cultures ouvrières? », demande-t-elle pendant qu'il s'assoit en face d'elle. Elle lui tend au passage les bulletins scolaires d'Arthur et de Jérôme reçus du collège par le courrier du soir.

- « Je ne sais pas encore, Éliane, mais ils ne veulent rien entendre, et j'ai épuisé tous les moyens de les influencer ». Il sait qu'elle sait que ce n'est pas vrai. Qu'il ne fait rien d'autre, le moment venu, que d'exécuter le contraire, le plus souvent, de ce qu'il aurait voulu décider. « Je continue de penser qu'on ne peut pas figer la mémoire ouvrière entre des pierres. Encore moins dans du béton. C'est une mémoire encore vivante, tu ne diras pas le contraire ! »

Il se mord aussitôt les lèvres.

- « On a bien su la figer dans du métal ! », réplique-t-elle, et ses lèvres à elle sont pincées. C'est à croire qu'il l'a cherché !

- « Et puis il y a ce rocher, maintenant, qui menace la route d'accès », reprend-il pour se donner une autre contenance. « Je dois aussi m'en charger ».

- « Eh bien, à toi de jouer ! », et son ton de défi ressemble à une vengeance.

Il examine attentivement les bulletins des enfants.

- « Pas mal ! Pas mal du tout ! Chacun à sa façon... Il faut les féliciter ».

- « C'est déjà fait, de mon côté. Mon père serait fier d'eux ! ».

André complète entre les mots : « *Mon père, qui n'a pas pu faire d'études, serait fier d'eux s'il avait pu les connaître, si cette maudite usine ne l'avait pas tué longtemps avant leurs naissances.* »

Le père d'Éliane, ouvrier dans une fonderie de l'Est, avait connu une mort particulièrement atroce. Un soir de décembre – le soir même où elle s'apprêtait à fêter son douzième anniversaire –, il avait été heurté par le *fenwick* que conduisait l'un de ses collègues ivre et abruti de fatigue, et il était tombé à la renverse dans un cubilot de métal en fusion. La direction de l'usine, refusant d'écarter ce cubilot de la chaîne de production, avait donné l'ordre que le contenu en soit versé comme tous les autres dans les moules destinés à la fabrication de blocs moteurs en fonte pour l'industrie automobile. Après quoi elle avait considéré qu'il ne lui revenait pas de contribuer aux frais des obsèques, sous prétexte qu'il n'y avait pas de corps à inhumier. Tout juste le versement d'une prime à la veuve avait-il été pu être imposé par le Tribunal des prud'hommes. Quelques années plus tard, l'usine avait été fermée pour cause de restructuration. Devenue majeure, Éliane avait refusé, malgré les encouragements de sa mère, de passer les épreuves du permis de conduire. Elle évitait aujourd'hui encore de monter dans une voiture, qu'il s'agisse d'aller faire des courses ou de partir en vacances. Elle détournait le regard, à l'hôpital, devant les ambulances qui amenaient ou emmenaient ses patients. Elle zappait brutalement, à la télévision, les publicités pour les automobiles. André avait interdit à leurs fils de se moquer d'elle à ce sujet.

- « Pour en revenir à ton Mémorial ... »

- « Ce n'est pas « mon » Mémorial, Eliane, mais celui de la municipalité. Je sais à quoi tu penses. Je n'y vois pas de raison suffisante pour chercher à faire édifier une sorte de mausolée. Mais pour ce qui

nous concerne, tu sais ce que je pense. C'est toi qui dois parler de leur grand-père à Arthur et à Jérôme. Il revient aux vivants, plutôt qu'aux monuments, de transmettre le souvenir des défunts pour que d'autres vivants le reçoivent et le prolongent. Il n'y a rien à attendre des étiquettes savantes en lettres minuscules posées sur ces vitrines devant lesquelles les enfants défilent en baillant ou en ronchonnant. Crois-moi, on ne sombre dans l'oubli que par grève de la transmission ».

- « Ce n'est pas dans l'oubli que mon père a sombré. L'orpheline que son usine a faite de moi ne connaît ni la grève, ni le chômage. Et elle refuse le licenciement sec. Je m'épuise, sans doute en pure perte, à réparer les hommes plutôt qu'à saboter le monde. Je me sens pourtant incapable de parler de tout cela à nos fils, tu le sais bien. Aujourd'hui, il n'y a plus grand monde pour s'intéresser à ce que furent et à ce que firent des hommes comme mon père et tous ses collègues de l'enfer industriel. Toi, tu as l'occasion de faire restaurer et célébrer sans délai cette mémoire qui s'effrite à vue d'œil. Après, il sera peut-être trop tard. Alors, je t'en prie, André, fonce ! On n'a rien sans tout le reste ».

- « Sans délai ! Je ne suis pas certain que ton fameux « tout le reste », c'est-à-dire le quotidien des urgences, me permette d'avancer aussi vite que tu le souhaiterais. Et puis ce projet est loin de ne dépendre que de moi. Mais l'inertie m'exaspère autant que toi, et je vais réfléchir à une stratégie pour déclencher les décisions nécessaires, je te le promets. En attendant, nous pourrions peut-être passer à table ».

- « Arthur ! Jérôme ! À table ! Votre père a des choses à vous dire à propos de vos bulletins ! ». Elle lui fait un clin d'œil. Il sourit en hochant la tête.

- 5 -

Je crois que c'était peu de temps après cette réunion chez Kramulsky qui m'avait fait sauter le dérailleur et fraisé – déjà ! - le bulbe en profondeur. Ou bien juste le week-end avant. Quoiqu'il en soit, depuis l'épisode du hamac, je ne suis plus très certain de pouvoir associer un visage et une fonction à ce nom, « Kramulsky » ; mais, à coup sûr, un frisson de détestation, venu de je ne sais quel hiver, de je ne sais quel été. Ce que je revois bien, et ne reverrai plus jamais, ce sont les piles de dossiers, et les synthèses circonstanciées que j'en dressais. Je peux encore flairer le parfum d'absurdité qui flottait dans le couloir et l'ascenseur quand je réalisais que, une fois de plus, il n'allait rien se passer. Qu'avec la marée montante, les vagues viendraient ronger à la base les châteaux de sable que j'avais patiemment édifiés, avec leurs tours crénelées et leurs remparts savants. Que l'eau recouvrirait tout et qu'elle emporterait aussi la pelle et le seau avec lesquels j'avais ébauché et naïvement édifié mon projet. C'est-à-dire : le projet que l'on m'avait demandé – ainsi l'avais-je compris – d'ébaucher, afin – mais cela, je ne voulais pas le comprendre – qu'il ne soit jamais édifié.

Je m'é gare et me répète. Bulbe fraisé sur mémoire qui rouille. Dès que je veux repenser à cette période, je n'arrive pas à classer les événements dans mon esprit. Les années, les mois, les jours jonchent le sol de la terrasse au milieu des dés, des cartes à jouer, des pions, des chevaux et des fous. Tout est éparpillé. Il y a aussi des noms et des prénoms. La nuit, quand le silence se fait – on dirait bien que je suis dans une chambre d'hôpital et que la doctoresse qui m'a rendu visite ce matin ne m'est pas inconnue - , la nuit donc, quand je plonge le cou dans l'oreiller en quête d'un infini repos, je

me vois grimper le long d'un mur blanc et, parvenu au sommet, pencher la tête pour voir ce qui se passe dans la cour. Je sais que deux affaires m'y attendent, mais je ne discerne rien de précis à leur sujet. Pas de titre sur la chemise des dossiers. Pas même de dossier. Quelque chose comme une gelée grise, que les réverbères de la rue n'éclairent même pas.

Alors je remonte la flèche du temps. Et j'attrape un fil. Toujours le même. Celui de la méthode. Par exemple : perpendiculaire ou parallèle. Les deux façons de s'installer dans un hamac. Aujourd'hui encore, je ne regrette rien. Sur le front de mes fils endormis, épuisés par leur année scolaire, la sueur coulait sans sécher. Un orage libérateur s'annonçait. Les glaçons tintinnabulaient dans mon verre. Le téléphone se tenait coi. Et je venais de prendre la décision que la dignité tout autant que les données pratiques m'imposaient : enjamber le hamac, puis, après une légère rotation du torse, d'y couler mollement, lentement, systématiquement mon corps alors docile. D'abord les fesses, puis le dos, enfin les cuisses, les mollets et les pieds. Je prévoyais de loger ensuite le téléphone sur mon épaule et, l'instant suivant, de me consacrer à ma verte boisson. J'avais même prévu une paille recourbée. Le poète semi-maudit que je n'avais pas su devenir s'appêtait à siroter l'absinthe qu'il méritait.

Je fis sauter mes sandales. Bien que droitier, et comme pour me donner un gage d'insouciance, je levai le pied gauche d'une petite vingtaine de centimètres au dessus de la toile du hamac, avec l'intention évidente de le reposer aussitôt de l'autre côté².

C'est le moment que choisit le téléphone pour se mettre à sonner et vibrer dans ma main gauche. Surprise ? Colère ? Découragement ? Sollicitation excessive de la moitié gauche des muscles de mon corps et, partant, comme me l'a ensuite expliqué ce médecin qui ressemble tant à Éliane - mais que vient faire, ici, Éliane ? - , hyper-synchronisation défensive des neurones de l'hémisphère droit de mon cerveau ? Un peu de tout cela, je suppose, mais aujourd'hui que m'importe ? Toujours est-il que mon pied gauche, suspendu au dessus du hamac, plutôt que d'aller se poser en urgence, d'un côté ou l'autre de la tenture, sur la dalle chaude et rassurante de la terrasse, comme il l'eût expressément fallu, hésita un instant, tremblota du bout des orteils jusqu'au gras du talon et s'en alla plonger droit dans le tissu mexicain.

- 6 -

Une fois n'est pas coutume, Yannick Moreau, le directeur des services exécutifs municipaux, a insisté pour qu'André l'accompagne à la réunion de suivi des affaires en cours qu'Oscar Kramulsky, président et directeur général de *Paramètre & C° Ltd*, organise chaque lundi soir dans son bureau mordoré au vingt-septième étage de la tour Panoptic.

En sept ans, André n'a participé qu'à deux reprises à cette réunion phare.

On l'avait traîné là une première fois, peu après sa prise de fonction, lorsque la vieille affaire Uscher, dont la seule évocation faisait claquer les portes, lui avait été confiée en guise de mise à l'épreuve. Il

² L'opération n'étant à ce stade que modérément hasardeuse, je n'exclus pas, quand j'y repense, avoir alors siffloté un de ces vieux *protest songs* du folklore américain que j'écoutais alors en boucle, tel que « *We shall overcome* » ou, mieux encore, « *Pay me my money down* » - mais certainement pas « *Erie Canal* », trop mélancolique, malgré son refrain prometteur. (*Note remise à l'éditeur*)

avait su la mener avec succès, en se bouchant le nez, jusqu'à son terme logique : la noyade des survivants sous un flot de procédures et, sur la rive, l'ensablement programmé des malversations commises par les principaux protagonistes, assorti de la diffusion de l'inévitable communiqué de presse affirmant sans rire que « *tous les efforts seraient déployés pour que la vérité soit faite, les responsables sanctionnés et les victimes dédommagées* ». André avait alors reçu, à la façon d'un dessous de table valant prime à l'embauche, les félicitations ambiguës de Cécile Butin, la fameuse « chargée de mission », incompétente et flamboyante, de Kramulsky.

- « André – puis-je vous appeler André, cher monsieur Bailly ? Et appelez-moi donc Cécile – , André, vous avez su planter en expert le drapeau blanc au plus profond de cette affaire compliquée, et nous vous en sommes gré. J'espère que vous saurez en planter d'autres ». C'est ainsi qu'elle parlait, et c'est pourquoi chacun appréciait les moments où elle acceptait de se taire. Après lui avoir coulé un long regard entendu et vérifié avec satisfaction, tout en aérant sa frange au peigne de ses doigts bagués, qu'il n'avait rien à ajouter, elle l'avait poussé vers la porte de son bureau avec l'air perpétuellement affairé qu'elle aimait se donner.

C'était l'époque où, à défaut de disposer des moyens de le cerner et de le neutraliser, elle avait tenté de le séduire. Sur les conseils de Dominique - ou plutôt du fait des éclats de rire qui la saisissaient aux récits qu'il lui en faisait - , André s'était dérobé aux saillies de « la Butin », comme la nommait Yannick Moreau entre ses dents. Humiliée, celle-ci avait alors retourné comme un gant de peau le registre des relations qu'elle lui avait à quelques reprises proposé d'explorer, en fin de journée, dans les recoins de tel ou tel dossier. Désormais, elle ne s'adressait plus à lui que par l'intermédiaire de Moreau, qui n'avait rien su ni rien compris de l'épisode mais se trouvait fort satisfait d'être ainsi conforté dans l'exercice abrupt de ses prérogatives sur son nouvel homme lige.

Plusieurs mois après, André avait été reçu une seconde fois avec Moreau dans le bureau de Kramulsky. C'était à propos du dossier, sensible à l'époque, crypté sous l'acronyme P.A.S.C.A.L. (Projet d'Assistance Sélective à la Carrière des Administrateurs Locaux). Entre temps, ses franches réussites avaient eu le privilège d'être sévèrement critiquées et ses échecs patents abondamment loués. En application des protocoles hiérarchiques auxquels on savait Kramulsky très attaché, les appréciations ainsi portées sur son travail lui avaient été communiquées en ligne aussi indirecte que possible : de Kramulsky à Cécile Butin, puis de celle-ci à Yannick Moreau, en tant que directeur des services exécutifs, enfin de la secrétaire de celui-ci à André lui-même, quand elle était d'humeur à le faire.

Tout s'était passé cette fois comme si, bien que convoqué à cette réunion en tant qu'explorateur mandaté en première ligne des méandres du dossier P.A.S.C.A.L., André se devait de rester absent ou transparent à leurs yeux. Nulle mention n'était faite des analyses rationnelles et du scénario tactique qu'il avait élaborés à leur demande et qu'il s'était attendu à devoir développer en temps réel. Il était en revanche rendu l'auditeur passif de surprises assertions de leur part sur un sujet dont, manifestement, ils ignoraient l'essentiel, ne se concentrant que sur la mousse qu'ils apercevaient en surface. Son humiliation – car ils pensaient peut-être l'humilier de la sorte – n'était dès lors recherchée que pour fournir un ingrédient ou un décor à la mise en scène de leurs sentiments de prééminence : qu'il s'agisse du dossier P.A.S.C.A.L. ou de tout autre sujet, ils n'avaient pas besoin de comprendre pour savoir ce qu'il en était, mais ils avaient besoin de le faire savoir à celui qui pourrait

prétendre avoir compris. Dans leur univers, la compétence procédait du pouvoir hiérarchique, et non l'inverse. Ne pas l'admettre exposait à de cruelles déconvenues suivies de cuisantes dégringolades.

D'abord surpris, puis quelque peu irrité, André s'était ensuite laissé captiver par la danse des brumes vespérales autour des fenêtres du bureau. Irradiées par le soleil couchant d'automne, elles venaient lécher, lascives et virevoltantes, les façades des autres tours de verre et d'acier brossé. À cette hauteur, il n'y avait plus d'oiseaux. On était à celle des nuages et on devenait témoin de leurs intentions de prendre une option sur le vide. Pour conjurer le vertige qui faisait trembler ses genoux à cette évocation, André s'était imaginé funambule. Il se voyait, intrépide dans son costume gris, traversant les murs gris pour aller se fondre dans les grises nuées, passant d'un gratte-ciel à l'autre, d'une société à l'autre, d'un bureau à l'autre, d'une réunion à l'autre. Il avait réussi à pousser l'absence à son point ultime. Puis, revenant sur ses pas, il avait rejoint sa chaise pour attendre la fin de la réunion. Des fragments de brume dépassaient de ses poches. Pendant ce temps, Oscar Kramulsky avait délivré de nouvelles consignes à Cécile Butin. Celle-ci, faisant mine d'en être l'inspiratrice, les avait reformulées à Yannick Moreau en l'accompagnant avec André jusqu'à l'ascenseur.

Dans le taxi qui les reconduisait vers la Mairie, Moreau avait émis un vague commentaire :

- « André, vous savez ce que vous avez à faire. »

Et il lui avait posé une fois de plus la main sur la cuisse. C'était l'époque où Moreau, homosexuel de choc, estimait qu'aucune méthode n'était à exclure pour garantir l'efficacité de sa Direction. À défaut de convaincre ses subordonnés, il s'efforçait de les conquérir d'une façon ou d'une autre. Par la suite, les syndicats s'en étaient mêlés et sa brutalité managériale avait emprunté d'autres voies, qu'il était le seul à trouver sophistiquées.

De cela et du reste, Oscar Kramulsky et Cécile Butin ne savent rien, ou se fichent totalement : l'un y trouve son compte et l'autre, souvent, sa revanche. Le frétilant Moreau fait mine d'obtempérer à leurs caprices : la preuve de son pouvoir réside selon lui en son aptitude à déchiffrer une part de second degré dans leurs relations institutionnelles. Au dessus de lui, hiérarchiquement parlant, son directeur général – dont il fut jadis l'amant et dont, depuis lors, il vise le poste – s'adonne suffisamment à la vodka dès onze heures du matin pour laisser sous peu le champ libre à ses ambitions. Dans tous les cas, une franche férocité tient lieu de code de conduite aux uns et aux autres. Et chacun, qu'il soit émetteur ou destinataire des injonctions émises, vérifie à cette occasion que ce mode de relation est le marqueur indiscutable de l'importance des affaires qu'ils ont à traiter ensemble. Kramulsky qui, quant à lui, ne boit que du thé fumé de Chine et ne couche qu'avec ses secrétaires et quelques prostituées sélectionnées par son adjoint saoudien, ricane tranquillement à ce spectacle qui, au fond, l'ennuie plus que tout. Il n'a d'autre passion, secrète, que sa collection de disques et de téléchargements MP3 où les œuvres complètes de Monteverdi, la musique carnatique et l'actualité du *heavy metal* occupent des places prédominantes.

Aussi, s'agissant de la réunion d'aujourd'hui, la convocation qu'il a fait lancer par Cécile Butin est-elle aussi dépouillée de formalisme que toujours. En conséquence de quoi, un peu avant midi, Yannick

Moreau est entré sans frapper dans le petit bureau qu'André partage avec deux de ses collègues dans les combles de la Mairie.

- « Bailly, je viens de vous forwarder une note TTS que la Butin m'a mailée ce matin ». Moreau adore abuser de ce sabir américano-administratif qui convient tout autant à ses projets de carrière qu'à son teint, entretenu par des séances bimensuelles d'UV. « Autant vous dire que vous venez ce soir avec moi chez Kramulsky. D'ici là, je veux une note de synthèse sur l'affaire du rocher et une note d'orientation sur celle du Musée de la mémoire ouvrière. Ces deux points, vous le verrez, constituent l'essentiel de l'ordre du jour. Ils sont plus ou moins liés, comme vous le savez, et nous n'avons – vous n'avez – que trop traîné pour les faire avancer. Je passe vous prendre à dix-sept heures trente. »

Ainsi en va-t-il, se dit André, blasé jusqu'à l'os, des relations de la municipalité avec la société *Paramètre & C° Ltd*, comme avec tant d'autres qui lui ressemblent, quand se profile la nécessité de décisions que personne ne veut assumer : le donneur d'ordres publics se fait convoquer par son prestataire privé pour se les faire dicter. Les préposés à la gestion de l'intérêt général et du quotidien des citoyens sont alors enjoins d'assister, sans vraiment y prendre part, à de bien peu amènes réunions ainsi qu'aux délibérations unilatérales, souvent biaisées, parfois infructueuses, mais toujours de façade, qui s'y déroulent. Puis, dans tous les cas, d'assumer la mise en œuvre de l'impossible et surtout, quand ils surviennent, la responsabilité première des échecs. Les succès, quant à eux, ne relèvent pas de leurs attributions.

Avant de se mettre à rédiger les deux notes qui viennent de lui être prescrites, André téléphone à Dominique, à la Préfecture, pour lui annoncer son retard de ce soir, et peut-être même son absence. Comme d'habitude, elle lui affirme, d'une voix résignée qui le chavire, qu'elle comprend ses contraintes. Il téléphone de même à l'hôpital mais, comme d'habitude aussi, Éliane est submergée par ses consultations et il ne peut que laisser un message similaire à son secrétariat. Il téléphone enfin à ses fils, pour leur rappeler que le frigidaire est plein. Il entend hurler et pétarader les péripéties de leurs jeux vidéo. Il se téléphonerait presque à lui-même pour s'entendre confirmer combien fondées sont la lassitude et la nausée que lui inspire le jeu social auquel il se voit se livrer...

- 7 -

Il y a, pas trop loin de chez moi, de bien jolis sites que l'on dirait détachés de l'Eden, même s'ils ne doivent rien à la mythologie et tout aux miracles d'une lente et douce érosion minérale. Pour le pauvre petit père, le paysage fut pourtant fatal et ce fut quelque chose de plutôt méchamment végétal qui lui entra droit entre les côtes en lui arrachant un rictus baveux, point virgule suivi d'un point de suspension définitive entre lesquels se résuma un bref et ultime cauchemar. Le voilà donc libéré, et moi toujours aussi émerveillé. Si je n'avais pas les deux mains posées sur le guidon, je pourrais me pincer pour m'assurer que la chose a réellement eu lieu, et aussi bien que voulu. A défaut de quoi je doute, juste un peu, juste pour le plaisir de douter... Souvent, le dimanche matin, au lieu de traîner au lit et d'engraisser la matinée, je m'arrache aux bras et au corps jadis câlins d'Éliane et j'attaque de bonne heure les gorges de la Sogne. Nul rocher lunatique ne saurait m'en empêcher, aucun expert convié par mes soins à son entour, aucune interdiction préfectorale de circuler - Dominique m'aurait de toute façon expliqué comment la contourner. J'enfourche donc mon vieux

vélo de course, et je grimpe. À ma façon. C'est-à-dire sans jamais penser au moment où l'on cesse de grimper. Mais en restant concentré, petit ou grand braquet, sur chacun des mètres que chaque seconde me permet d'arracher à la pente, et sur rien d'autre. J'avance ainsi sans même être conscient que je me rapproche d'un but. C'est un vieux truc un peu bouddhiste ou rousseauiste que j'ai découvert non pas dans un livre, mais après en avoir parlé avec Roland, et surtout après avoir plusieurs fois échoué à atteindre le sommet, pour la raison même que je ne pensais qu'au sommet. Imaginer ce qui va ou doit se passer est le meilleur moyen de n'aboutir à rien. Un beau jour, j'ai donc décidé d'abolir la souffrance que crée l'impatience de ne plus souffrir. Gravier une côte est anodin si l'on ne se s'occupe que de graver la côte. Un coup de pédale succède à l'autre, le présent s'approfondit, et le mouvement adopte la même parfaite fluidité que celle des flots de la Sogne rebondissant, en sens inverse, d'une pierre à l'autre. Vient ensuite, sans qu'on y prête vraiment attention, le moment où l'on active les manettes sur le cadre de la bicyclette pour changer de pignons et de développement. On sait alors que l'on a atteint le sommet du col, presque sans effort, et que l'on roule maintenant sur ce tronçon où la route s'apaise et entreprend de suivre une longue ligne de crête, exposée à d'autres vents. On salue de nouveau la Sogne, méconnaissable, lascive, presque immobile, qui se faufile entre les bosquets en d'infinis méandres à travers les longues herbes fatiguées de la prairie d'été, les éclaboussures rouge et or de l'automne, les dunes de neige de l'hiver, les tapis de fleurs du printemps. À peine se souvient-on en abordant ce modeste paradis régional que, quelques centaines de mètres auparavant, il a fallu pédaler plus dru. En sortie de plateau, la Sogne a en effet choisi, par coquetterie sans doute, d'inaugurer ses gorges en s'y jetant du haut d'une courte mais tumultueuse cascade. Comme il se doit, l'Office du tourisme a sanctionné cette initiative de la rivière en installant, au bout d'un petit parking, un belvédère qui surplombe la chute d'eau et le haut de combe qu'elle dédaigne. Comme il se doit aussi, il l'a agrémenté d'une table d'orientation aux tracés à moitié effacés par les milliers de doigts qui ont cherché à y repérer de lointains sommets, le plus souvent noyés dans la brume. Approchant ainsi des portes de l'Eden en ce dimanche matin d'hiver, je ne rêvais pas. Bouddhisme oblige, je n'étais pas même essoufflé en fin de côte. Œcuméniste en diable, mais assez peu séduit par le sacrifice d'Isaac, je restais résolu à préserver mes mains de tout contact avec le sang que je pouvais faire couler sur les sommets et sur les pentes. À quelques virages en aval du belvédère, j'avais d'autant mieux vu ce que j'avais vu que le matin était exceptionnellement clair et ensoleillé : un vieil homme, coiffé d'une toque de fourrure, qui avait garé sa voiture sur le parking désert et qui, avec de grosses jumelles, contemplait le paysage depuis la rampe aménagée au dessus de la cascade. J'ai posé mon vélo à terre, et j'ai pris le temps de choisir et de ramasser dans les fourrés une solide branche de bois moussu – fille d'un frêne frappé par l'âge ou par la foudre, me dis-je aujourd'hui quand il me vient le besoin d'identifier un coupable. Puis j'ai tranquillement repris la route, une main posée sur l'axe du guidon, et l'autre serrant ferme mon bout de bois mort. Parvenu au dernier virage avant le parking, j'ai accéléré le rythme, comme un chevalier des tournois de jadis. La pente, légèrement descendante, s'y prêtait. Tout à sa contemplation, le vieil homme, accoudé à la balustrade, ne m'a ni vu ni entendu venir. Il m'a suffi de quelques secondes pour freiner, descendre de mon vélo, le lâcher, accoster à la table d'orientation, grimper dessus et commencer à émettre des hurlements d'ours des montagnes en rut en faisant virevolter ma branche au dessus de moi comme un aliéné de première catégorie. Le vieil homme s'est à moitié retourné, a laissé tomber ses jumelles et porté une main à sa poitrine. Je n'ai eu qu'à sauter droit devant ses orteils et à pousser d'un coup sec mon bois sur son torse flasque pour le faire basculer par-dessus le parapet vers le fond de la cascade. J'ai regardé son corps plonger et s'écraser sur les roches, et les eaux glacées de la Sogne l'emporter dans ses gorges. Après quoi j'ai jeté les jumelles et le bâton derrière lui. Puis j'ai

repris mon vélo, j'ai redescendu la route en lacets en faisant bien attention aux plaques de verglas repérées pendant l'ascension, et je suis rentré chez moi à temps pour savourer le petit déjeuner tardif qu'Éliane et les enfants m'avaient préparé. J'ai vaguement suivi l'affaire dans les journaux. Déplorable accident, a-t-il été conclu, après cependant que la gendarmerie ait examiné toutes les pistes possibles. La responsabilité du directeur de l'Office du tourisme n'a pas été mise en cause. Tant mieux. Deux victimes innocentes coup sur coup à trois mois de distance, c'est bien suffisant. Je ne sais plus si j'ai assisté aux obsèques, ou bien si j'en ai seulement eu l'intention. En tout cas, j'ai fait déposer une gerbe de fleurs anonyme. Je me souviens des jolies fossettes de la fleuriste. Ce n'étaient bien entendu pas les mêmes que celles que j'avais déjà commandées, on n'est jamais trop prudent. Je parle des fleurs, pas des fossettes.

- 8 -

André fait comme s'il avait perdu la mémoire de tout. Il voudrait apprendre à vivre enfin au jour le jour. Faire comme si le sens de ce qui se trame au « hasard » des carrefours passait en flèche à plusieurs mètres de lui. Mais il sait que d'infinis rhizomes tissent depuis toujours des liens entre ce qui ne se voit pas, ou plus, et le reste. Il a longtemps cru savoir déceler les causes de ces liens, en programmer les mécanismes, en maîtriser les effets ou, tout du moins, en déchiffrer l'infime poésie. Mais aujourd'hui il passe en rêvassant, presque en sifflotant, sous la pluie des phénomènes. Et, pour commencer, sous le crachin des abdications et la giboulée des mensonges. Il s'interdit la moindre larme. Tampon sec sur sa feuille de route, falsifiée de toutes parts, y compris par lui-même. Nul cantique, nul aphorisme pour le rappeler à l'ordre. Nulle destination pour lui désigner le train qu'il convient de prendre, ou de laisser filer sur le quai.

*De ses trop blanches mains
imbibées de matin,
il chasse tout autour de lui
l'odeur magique de la nuit.
Étrange voyage
de l'enfant sans âge
qui scrute de son regard vide
la momie sous la pyramide.
Il voit ce qui n'existe plus,
éprouve ce qu'on n'éprouve plus.
Sa mémoire fait des ronds dans l'eau.
Son nom s'efface comme un écho.*

Les paroles de cette chanson prémonitoire, écrites il y a bien longtemps un soir d'orage estival dans une chambre d'hôtel, lui reviennent en boucle. Peut-être Roland en avait-il écrit la musique. Le début du thème, en la mineur/la mineur onzième puis ré mineur/ré mineur neuvième, voilà qui était à la portée de chacun. L'évolution du thème - un brutal si bémol/si bémol neuvième, suivi d'un do mineur/do mineur onzième faussement placide - supposait déjà une longue pratique du cabotage au large des mélodies ruinformes. Mais la résolution - en la bémol majeur, do dièse majeur et do majeur septième - ne lui serait jamais venue à l'esprit. C'était du Roland à l'état brut, avant l'alcool, et même

après. Une grille conçue par lui sous les étoiles, le mégot sous la moustache, et tracée à la va-vite, un trognon de stylo dans la main gauche, sans piano ni guitare, de tête et de cœur, depuis le fauteuil en rotin de brocanteur qui tenait lieu de socle à toutes ses inspirations et moisissait interminablement à la proue de sa péniche. Bref, du Roland d'avant les naufrages.

À l'époque – inspirée - de cette chanson, l'ardeur d'André n'avait d'autre motif que sa candeur. Et inversement. Il jubilait d'être orphelin de son avenir. (« *L'ardent n'a pas d'auteur* », sous-titrait Roland à son intention). Une sorte d'« odeur magique » émanant de ses récents diplômes guidait vers leurs premières désillusions « ses trop blanches mains imbibées de matin ». Il entendait, en s'agitant, tout agiter autour de lui, « chasser tout autour de lui » l'obscur et le détestable. Penchant alors, pour des raisons qu'il peinait à retrouver, du côté de la cause des enfants, convaincu de l'importance de les « élever » plutôt que de les « dresser », il s'était consacré, entre autres projets à visée idéologique et alimentaire, à la promotion de méthodes prétendument innovantes qui plaidaient en ce sens. Il se chargeait d'en concevoir, d'en amender et, parfois, d'en rédiger lui-même les manuels, de les imprimer souvent, de les commercialiser toujours ; puis, en règle générale, d'en gérer les stocks jusqu'au pilon. Pendant ce temps, l'éloge de la rouste éducative et les promotions de Noël pour les panoplies de soldats ou d'infirmières continuaient à fleurir dans la presse grand public. André composait alors une nouvelle chanson pour éponger l'amertume. Et, se remettant de plus belle au travail, il s'attachait à la rédaction d'un nouveau chapitre susceptible de regagner un terrain qu'il voyait pourtant perdu d'avance. Plusieurs années lui seraient nécessaires avant de renoncer à tous ces mirages.

Dominique – ô combien déjà si belle ! - approuvait de loin ces activités qui échappaient, disait-elle, à son entendement. Elle devinait que leur fille Hélène était l'une des causes secrètes de cette agitation éditoriale. Elle lui disait qu'il exprimait des idées simples et sans doute justes, mais de façon trop compliquée, et elle avait raison. André était pourtant sincère : il tenait à militer pour que le triptyque protection/éducation/émancipation s'impose comme une rime forte. Ils faisaient ensemble de longues promenades en forêt et, au lendemain des pluies, des crachins et des giboulées, André se régalaient de chaque émerveillement d'Hélène lorsque, sous une brassée de feuilles ou une mousse, il lui révélait un champignon ou, au cœur d'un tertre, une fourmilière. Il lui laissait découvrir la suite. Il l'interrogeait un peu plus tard, avant qu'elle ne s'endorme, sur ses intuitions et sur ses déductions. Après quoi, il rejoignait Dominique dans sa chambre puis, au milieu de la nuit, il s'en allait. Voilà le père et l'amant qu'il était. Dans la maigre bibliothèque de Dominique, il avait découvert deux ouvrages qui n'allaient cesser de l'obséder : un recueil d'écrits taoïstes, et une anthologie du crime parfait.

Éliane la pragmatique – et ô combien déjà si forte ! - achevait quant à elle ses études de médecine. Elle s'obstinait à se rendre en vélo à la faculté comme à l'hôpital, veillait à tenir André bien serré dans les rets de sa redoutable séduction et allait consacrer une émouvante énergie à surveiller l'état de son ventre de part et d'autre de la cérémonie de mariage que sa mère lui avait imposée - Arthur était né peu avant, et Jérôme ne naîtrait que peu après. Elle estimait que les préoccupations d'André ne concernaient les siennes que d'assez loin et que toutes les théories qu'il faisait tourner comme un diabolo sur son fil avaient peu de chance de financer le loyer d'un appartement plus grand, premier chapitre selon elle de la « cause des enfants ». Arthur, pour sa part, ne se lassait pas de voir son père édifier des tours de cubes chaque jour un peu plus orgueilleuses et de les démolir d'une pichenette

dans un grand éclat de rire. Eliane, tout en s'en amusant malgré elle, trouvait ce jeu malsain. Elle aurait voulu que rien ne s'effondre jamais. Et qu'André pousse plus haut son ambition sociale et professionnelle, ce que, sous son impulsion, il finit par faire. La veille de leur mariage, il démissionna de son poste dans l'édition. Et la semaine suivante, dissimulant mal sa consternation, il en prit un autre dans l'administration.

A la même époque, Roland faisait déjà virevolter dans le vide son index bruni par la nicotine pour pointer des objections qui rejoignaient à peu de choses près, mais par des voies bien plus sinueuses, celles d'Eliane. Il prédisait qu'à force de se soucier de multiplier hypothèses et expériences sur la façon d'aider son prochain à tenir debout, André finirait par devenir expert des façons, aussi multiples qu'avérées, de se casser tout bonnement la figure. « Tout ça pour ça ! La belle affaire ! », annonçait-il. Il puisait bien ailleurs ses leçons de vie. Il ne résidait pas encore sur la vieille péniche qu'il viendrait plus tard arrimer çà et là sur les rives de la Sogne. Il vivait plusieurs mois d'affilée sur ces barges chargées à ras bord de *containers* et sur ces plateformes pétrolières *off shore* où il gagnait tout l'argent – et même plus – qui voulait bien passer à sa portée. De cet argent, sa troisième – et dernière – femme avait alors un copieux besoin pour virevolter, la nuque droite et la taille joliment serrée dans ses robes de soie bordées de dentelle, entre les bras de ses nombreux amants. Ainsi arrivait-il parfois que Roland, rentrant à l'improviste du bout du monde par un vol de nuit (première classe, enregistrement minute, champagne à volonté) et filant aussitôt chez lui en taxi (chaussées quasi désertes de l'aube, info-jazz sur l'autoradio, demande de reçu pour la note de frais), la surprenne au lit avec tel ou tel bellâtre. En rigolant, il estourbissait un peu le gars à coups de chaussures de chantier dans la mâchoire ou les côtes et lui assénait en prime une belle ration de claques ambidextres avant de le propulser à poil au bas de l'escalier, non sans balancer derrière lui par clémence – c'est-à-dire en hiver seulement - les vêtements ramassés sur le fauteuil ou le plancher de la chambre. Après quoi, il faisait l'amour avec sa femme, aussi voracement et féroce que possible. Puis il débarquait chez André en début de matinée, une bouteille d'eau-de-vie de prune déjà bien entamée à la main, et il l'entraînait pour deux ou trois jours d'orgie ininterrompue pendant lesquels ils flambaient à deux une bonne partie des liasses de dollars gagnées dans les parages de sa majesté le pétrole. Bien que sensible aux charmes ébouriffés de Roland et, partant, indulgente envers son mode de vie cataclysmique, Éliane désapprouvait radicalement ces accostages chaloupés du vieux pote exalté qui surgissait hilare, les joues et les mains encore gravés de cambouis, comme de derrière la salle des machines, pour lui embarquer son homme. Arthur, puis Arthur et Jérôme, étaient encore petits, plaidait-elle en vain sur le pas de la porte derrière laquelle André finissait néanmoins par disparaître, sans un signe d'hésitation, dans le sillage tanguant de Roland. En phase câline, et filant la métaphore maritime, elle ajoutait en ces moments extrêmes que de telles bourrasques n'étaient pas faites pour lui, qu'elle voulait préserver les atours de leur croisière conjugale, entretenir le plaisir de monter sur le pont avec lui, et lui seul, pour humer les zéphyrs et s'extasier devant les ponants. Mais rien n'y faisait. André ne comprit que bien plus tard qu'elle tenait surtout à ce qu'il se montre opérationnel, chaque jour, en tous lieux et toutes circonstances. Que les fastes du pétrole n'avaient pas d'attrait pour elle, et qu'il importait seulement qu'André soit et reste à son poste de vigie pour l'aider à assumer une ineffable revanche sur le destin des pauvres.

Aujourd'hui, soit une douzaine d'années plus tard, la mémoire des bateaux a sombré pour tous. André se plaît seulement à croire que, même et surtout sous la pluie, il peut marcher sur les eaux. Chacun à sa façon, Roland et Dominique sont les balises de ses utopies, pendant qu'Eliane l'avertit

sans trêve de la réalité des flaques. Et, par allitération, des claques. Mais pourquoi des flaques et des claques seulement ?

On peut dire de Roland qu'il se complait, pour sa part, à aménager ses fonds de cale en conjurant avec succès une catastrophe récurrente et infiniment délurée, et que ce funambulisme des profondeurs lui permet, chaque jour plus jovialement que la veille, de confirmer ses hypothèses de vie. Son petit portefeuille d'actions pétrolières le protège du désastre alimentaire. L'étanchéité et l'aménagement de sa péniche, bien que précaires, contiennent ses rhumatismes et sa bronchite chronique dans les limites que lui trace son étrange hygiène de crise. Le calfeutrage des vieilles planches de sa guimbarde flottante, au moyen d'une couche de peinture annuelle et d'un zeste de son cher goudron, reporte à dieu sait quand la promesse d'un naufrage immobile. Pour le reste, c'est-à-dire pour l'essentiel, Roland établit fièrement le bilan de ses errances en dressant un majeur plus frondeur qu'obscène au sommet de son poing gauche, ce qui signifie dans sa propre langue des signes : « *Moi, c'est sans ordre de mission et sans compromission que je survis* ».

André, quant à lui, court le risque inverse d'un parcours apparemment bien balisé. Après avoir démissionné de la maison d'édition déficitaire qui lui avait mis le pied à l'étrier et, comme il aime à dire, une sorte de baume du tigre au cœur, il est devenu ce que Roland avait annoncé et ce qu'Éliane avait souhaité. Employé par la municipalité sous contrats à durée déterminée, mais régulièrement renouvelés, il est l'un de ces agents acrobatiques et interlopes dont les pouvoirs publics aiment à s'attacher les services sans trop le faire savoir. Expert-consultant en causes perdues, gestion de semi-catastrophes semi-prévisibles et suivi de projets malfamés, il exerce les fonctions d'agent exécutif invisible - c'est-à-dire de passerelle anonyme, en cas de succès, et désavouée, en cas de rupture - dans les nombreux contrats léonins qui lient la ville et la société hégémonique *Paramètre & C° Ltd*. Recruté en quelque sorte en qualité de faux emploi fictif, mais de vrai paravent, il est à la merci d'une clique régentée par Oscar Kramulsky et dont Cécile Butin, Yannick Moreau et quelques autres ne sont que les personnages les plus visibles. Cette bande sans scrupule n'hésite jamais à presser ses compétences jusqu'à la dernière goutte, selon les besoins du marché, pas plus qu'à jeter transitoirement sa vieille écorce aux poubelles de l'oubli et de l'humiliation une fois extrait de lui le meilleur de son jus. Il n'a donc pas d'alternative : il ne faut jamais être à sec. Il faut produire, même le pire. Surtout le pire, si telle est la commande du codicille. Puis se taire et exécuter les instructions, fussent-elles contradictoires, ou contraires à ses convictions.

Éliane est de plus en plus déçue d'observer la flagrante médiocrité à laquelle son époux s'est laissé confiner. Elle en mesure le contraste, sans cesse accru, avec sa propre ascension professionnelle. Depuis qu'elle a conquis la chefferie de son service hospitalier de neurologie, elle considère cet écart avec un dépit aussi amer qu'irréparable. Sans se l'avouer, elle cherche désormais les moyens de rompre avec André et de le quitter pour envisager sans lui une nouvelle trajectoire de vie.

Dominique, indifférente aux considérations professionnelles et aux ambitions sociales, mais si confiante et si patiente, aspire encore, de son côté, à voir André prendre la décision de la rejoindre enfin. Malgré les brèves idylles qu'elle noue de temps à autre avec des artistes de passage, elle ne veut pas douter que viendra l'aube où, s'étant endormie dans ses bras, elle s'éveillera de même à ses côtés, et qu'elle sentira sa bouche collée à son cou.

Chaque matin pourtant, quand, le rasoir à la main, André se regarde tendre une joue puis l'autre vers le miroir, aucun visage de femme ne surgit de derrière son épaule. Nul sourire ne vient allumer le sien. Par la fenêtre, en revanche, s'affirme la perspective d'une nouvelle journée nauséuse à accomplir dès qu'il aura refermé sans bruit la porte derrière lui. Il se demande pourquoi - et, à l'orée des jours moins sombres, comment - sa mission quotidienne a fini par se résumer à enjamber ces flaques qui, en toutes saisons, jalonnent son chemin. Il repose la serviette, noue sa cravate, peigne ses cheveux, boit debout quelques gorgées de la tasse de thé qu'il a laissée refroidir sur la table de la cuisine. Il enfle sa veste, repasse devant un miroir pour vérifier la conformité de son apparence. Quelque chose, venu du fond de l'occiput, lui dit chaque jour un peu plus qu'il lui faut guetter l'arrivée de la claque fatale, de l'injonction qui viendra s'appliquer sans prévenir sur l'une ou l'autre de ses joues rasées de près et lui permettra de décider pour de bon d'un véritable début ou d'une véritable fin, et non pas d'une lourde répétition. Il pense alors à Arthur et à Jérôme, puis à Hélène, ou encore à Hélène, puis à Arthur et à Jérôme : bien que ne s'étant jamais rencontrés, elle comme eux continuent de voir en lui un père qui ne saurait ni chuter - ils l'ont toujours vu debout - , ni sombrer - ils ignorent tout de sa conjuration des naufrages. Ni frapper - il n'a jamais eu la faiblesse de lever sur eux une main de menace ou de violence - , ni se laisser frapper - ils ne savent rien des coups qu'il reçoit et dont il essuie les traces. C'est pour entretenir à leurs yeux la fiction de son insubmersibilité et de son invulnérabilité que chaque matin, en attendant qu'il en aille autrement, il se rend à son travail.

Aussi André fait-il pour l'heure comme s'il avait perdu la mémoire de tout ce qui l'amène à obtempérer au ceci et au cela de la routine, mais aussi de tout ce qui pourrait l'en détourner. Il écoute et regarde en rêvassant, en chantonnant de l'intérieur, chacun de ceux qu'il lui faut côtoyer. Nul mépris de sa part, pour éviter d'être méprisé en retour. Il leur parle comme ils veulent l'entendre, agit comme il convient : en pilotage automatique. On n'attend généralement guère plus de lui. Absent de son absence, il sait de moins en moins ce qu'il convient vraiment de faire ou de ne pas faire. « *Le moins possible, c'est déjà beaucoup* », se dit-il en un aphorisme qu'Éliane aurait pu lui souffler.

Quelque chose s'est pourtant produit, il y a bien longtemps, quelque chose qu'il faudrait s'efforcer d'oublier, un « moins possible » qui n'en finit pas de chercher à se faire oublier et qui n'en finit pas non plus de vouloir revenir en surface avec des allures de beaucoup plus, mais quoi ? Quelque chose qui se glisse, semble-t-il, entre flaque et claque, et se pourrait-il que cela rime avec hamac ?

Dominique lui prend la tête entre les mains, et elle pose son front contre le sien. La pointe de ses seins, sous sa chemise, affleure à la peau de toutes les douceurs, de toutes les nostalgies. Depuis qu'ils se connaissent, c'est-à-dire depuis toujours, il en perd la raison.

- « Moi, je n'oublie rien », lui dit-elle. « Rien de notre histoire. Ni de la tienne. Ni de la mienne. C'est aussi celle de notre fille, André. Quand vas-tu enfin venir vers moi, vers nous, pour de bon ? Rester avec moi, avec nous, pour de bon ? Être enfin avec moi, avec nous, pour de bon ? Je te vois t'épuiser sur ce projet de Mémorial. Chacun prétend le faire avancer. Mais, tu le sais comme moi, les efforts de tous visent à son enlèvement. Ils n'y voient que du béton. Ce ne sera que du béton. Et puis plus rien. Surtout pas de mémoire. Pas même un gramme d'avenir. Rien que du présent. Un présent de béton pur. Pour honorer la seule chose qui leur importe : la facture ! Tant d'énergie... Tant de convictions...

Tant de talents gaspillés... Qui sont les tiens. Quand vas-tu cesser de construire tes succès sur le colmatage de leurs erreurs ? Sur leurs volontés de te les attribuer une fois que tu les as atténuées, réparées, effacées ? Ils se comportent en conjurés, et toi tu restes seul ! Que le gâchis leur brûle les mains, et que les tiennes restent intactes pour se poser sur moi ! Dans les actions où ils t'enferment, tu vois tout ce qui meurt, tout ce qui peine à renaître, mais rien de ce qui change vraiment. Alors laisses donc tomber ce rocher comme il l'entend ! Fais, pour une fois, comme si tu n'y pouvais rien. En ne faisant rien, tu feras beaucoup. Que la pluie et l'érosion aillent au terme de leur mission ! Notre histoire, André, est toute autre que cette eau-là : elle est comme celle qui transforme les déserts en palmeraies, les masures en palais. Quand vas-tu le comprendre enfin ? »

- « Si tu ne tournes pas la page pour écrire la suivante, André, je le ferai mais sans toi », lui dit Eliane. « Je vois bien ce que tu t'apprêtes à laisser s'accomplir, et cela me révolte. Tu dois sans attendre empêcher ce rocher de bloquer la route qui mène au Mémorial ! Il n'y a pas d'autre solution, il ne peut y en avoir d'autre, et tu le sais bien ! Au lieu de quoi, tu te résignes à laisser les alluvions et l'érosion faire la loi. Tu as les moyens de faire en sorte qu'il en aille autrement. Si le rocher tombe, tous tes sagouins de la *Paramètre& C° Ltd* se congratuleront et se pavaneront après avoir empoché leur chèque. Et la municipalité disposera d'une bonne raison pour abandonner le projet. Pour le réduire à quelques murs inachevés. Pour n'inaugurer, en guise de Mémorial, qu'un cimetière ! C'est plus que jamais à toi de jouer. Notre histoire, André, est de cette eau-là : elle est comme la pluie qui transforme les chemins en fondrières, mais aussi les fondrières en chemin. Quand vas-tu le comprendre enfin ? »

André ne dit plus rien. Il sait comment vont les choses sur les scènes que, chaque jour, il fréquente. Il écoute chacune et chacun, et il ne dit plus rien. Le moment venu, il sait qu'il lui faudra agir, ou ne pas agir, ce qui revient au même. En attendant, il rumine en boucle, vautre dans les hautes herbes de ses souvenirs, l'œil vaguement rivé sur une incommestible gentiane. Il y eut un jour une sorte de faux palais assorti d'une vraie flaque. Et peut-être un croche-patte. A coup sûr une claque. Une injustice aux portes de l'enfance. Il y a eu quelque chose qu'il commence à vouloir un peu moins oublier, mais quoi ?

Oscar Kramulsky sait ce qu'il veut que l'on pense de lui - et ce qu'il ne veut pas - , et il méprise tout ce qui se dit d'autre. Il veille à ce que la presse locale ne puisse rien méconnaître de ce qu'il fait, de ce qu'il va faire et de ce qu'il ferait volontiers si, proclame-t-il, tel potentat ou tel syndicat ne venait entraver ses desseins. Peu lui chaut – sauf en cas d'échec flagrant – de partager avec qui de droit l'issue de toutes ces grandes ou petites entreprises. Il se contente de les relayer (le plus tard possible), de les conclure (le plus bruyamment possible) et de les facturer (le plus tôt et le plus lourdement possible), sans avoir eu à en évaluer la faisabilité ni pris le risque de les initier. En d'autres termes : les impulsions éblouissantes, les sursauts mirifiques, les aboutissements glorieux sont toujours de son fait, et il sait faire en sorte que nul n'en ignore ; les dégringolades sont présentées par ses intermédiaires comme d'autant plus notables qu'il prétend les avoir pronostiquées en vain et qu'il affiche aux heures de grande audience s'être malgré tout soucieux, magnanime, de panser les blessures de leurs victimes et de fournir le plâtre requis par leurs bandages ; quant aux autres projets, aussi

hasardeux, coûteux ou calamiteux soient-ils, ils sont grâce à lui menés à leur terme, malgré l'adversité, jusqu'aux clairons de l'inauguration. Il importe avant tout que le nom de Kramulsky et, partant, la mention de la *Paramètre& C° Ltd* soient hissés à intervalles réguliers à la meilleure place des manchettes. Le sens de ses actions a toujours moins compté que le bruit et l'éclat qu'elles produisent. Les étincelles des succès avérés se mêlent aux éclaboussures des scandales contrôlés pour entretenir l'aura d'une renommée un peu brouillonne et paradoxale, mais qui aimante à coup sûr les affriolants contrats qui passent à sa portée.

Cécile Butin doit sa carrière de dévouée masochiste au fait de s'être conformée sans vergogne à cette vision des affaires. Et, pour commencer, de l'avoir perçue et épousée un peu plus vite que les concurrentes venues se présenter en masse quand Kramulsky avait lancé un appel à candidatures sur un profil de poste rédigé comme pour un recrutement d'âme damnée. Elle n'avait pas eu à coucher avec lui, ni au préalable, ni par la suite. Ils s'étaient entendus d'emblée, de paupière à paupière, de coup tordu à coup fourré.

La note grinçante qu'elle a fait passer ce matin à André pour préparer la réunion de ce soir, en prenant bien soin de la lui destiner sous le couvert de Moreau, est au diapason de la politique que Kramulsky impose à la ville depuis des années. D'une orthographe anémique et d'une grammaire souffreteuse, elle adopte le style factuel et directif que les cadres de la *Paramètre& C° Ltd* affectent de privilégier. « *Nos services nous informe à propos d'un rocher d'environ 120 mètres cubes qui menace de chuter et d'obstruer la route départemental à 5 kms au sud de la ville. Cette situation est préjudiciable à nos intérêts comme au vôtres, notamment dans la perspective du projet de Mémoriale des ouvrier que vous avez avec nous. Elle affecte aussi d'autres opérateurs économiques d'importance +++.* Vous voudrez bien nous faire connaître ce soir à 17h45, en nos bureaux, les mesures que vous avez prise pour y remédier au mieux du possible et dans les délais les plus impairatifs. Cdt. Cécile Butin, chargée de mission. »

Les voici de nouveau réunis dans l'inoubliable bureau de Kramulsky, plus suspendu que jamais dans les nuages et si outrageusement chaleureux – cuir, bronze, vieux merisier, moquette auburn, etc. – que même la climatisation n'y prémunit les visiteurs d'un prodrome de suffocation. La liste des « opérateurs économiques » qui circule correspond point pour point à celle qu'André a établie l'après-midi même en rédigeant ses notes d'urgence. Il lui a suffi de puiser à pleines poignées dans la pile des dépêches patronales et syndicales qui lui sont transmises depuis le début de l'affaire du rocher. Exploitants miniers, agriculteurs, gestionnaires locaux de la grande distribution, concessionnaires d'autoroute, hôteliers et restaurateurs, et tant d'autres encore : tous se disent gravement entravés dans leurs activités par la coupure de la route départementale qu'impose depuis près de deux semaines la menace de chute du fameux rocher. S'y ajoutent les protestations publiques des maires des petites communes limitrophes, dont les habitants se disent à juste titre incommodés par les déviations occasionnées.

Ni Oscar Kramulsky ni, malgré les termes de sa note, Cécile Butin ne soufflent mot au cours de cette réunion de l'accès, lui aussi empêché par le possible écrasement du rocher sur la chaussée, au Mémorial des cultures ouvrières, dont la date d'inauguration s'approche inéluctablement. Et pour cause : ils ont fini depuis longtemps d'y faire couler leur béton, et ils savent que le comptable du Trésor a validé la veille au soir le règlement inconditionnel et intégral de cette prestation. Pourtant, le

projet de communiqué de presse qu'ils présentent incidemment à Moreau, en le faisant glisser vers son coin de table entre deux arguments techniques, a été de toute évidence préparé pour faire pression sur la Ville et lustrer au passage les relations commerciales déjà profusément entretenues avec le meilleur de leurs clientèles corporatistes locales. Ce texte tourne autour du raisonnement suivant : « *Le maire se dit socialiste, c'est son droit. Vous avez majoritairement voté pour lui, fort bien. Il a utilisé une partie de vos impôts pour faire édifier une sorte de lubie architecturale et mémoriale se prévalant d'un hommage aux cultures ouvrières, pourquoi pas ? Il ne fait rien, aujourd'hui, pour en faciliter l'accès routier à la veille de son inauguration, c'est étrange et cela peut menacer à terme la vitalité économique de notre agglomération et peut-être détruire – précisément ! – des emplois ouvriers. Par ailleurs, la date des élections municipales s'approche, etc.* »

De toute évidence, Kramulsky, Butin et leur bande ont déjà convenu d'un scénario ou d'un autre, et ils visent comme à l'accoutumée à parer leurs propres intérêts de références alléguées à l'intérêt général.

Au mieux, ils jouent la partie petit bras, version classiquement mercantile, en espérant vendre à la municipalité l'expertise, sommaire, puis les explosifs, sophistiqués, susceptibles de faire voler le rocher en éclats. Au risque, imprévisible à ce stade, de provoquer de lourds dégâts collatéraux sur cette pente instable, au sous-sol poreux et parsemée de quelques habitations modestes, qui surplombe la Sogne. C'est d'ailleurs l'une des hypothèses d'intervention qu'André a formulées dans l'une de ses premières notes et qu'il entend réexposer ce jour, mais en les écartant l'une après l'autre au profit d'une option alternative, minutieusement chiffrée par ses soins : celle de l'édification d'une maçonnerie conservatoire pour maintenir le rocher en place avant de remblayer peu à peu son assise. Cartes géologiques et topographiques en main, et après vérifications sur site, il a doré et déjà rédigé un cahier des charges, interrogé plusieurs entreprises et fait établir des devis de maîtrise d'œuvre. Il sait qu'il est possible de réaliser en deux temps, et en moins de trois semaines, cette opération à peine plus coûteuse mais bien moins aléatoire que le dynamitage, certes photogénique, imaginé par la plupart des protagonistes de la présente réunion. Il sait aussi que son dossier technique a toutes les chances d'être aussitôt remisé sur un coin de la table, sans même être ouvert. Ils savent tellement mieux que lui ce qui est mieux pour eux !

Au pire alors – mais est-ce vraiment pire ? – , Kramulsky nourrit des ambitions politiques, il saisit les occasions de passage et il mobilise son équipe en sous-main pour agréger autour de lui le cartel des mécontents et abattre le moment venu, quoi qu'il arrive, un atout revanchard et conquérant. Grâce à son habileté stratégique, les actionnaires de la *Paramètre & C° Ltd*, contrôlent déjà, *via* le programme P.A.S.C.A.L., la nomination, l'affectation et les attributions des principaux cadres décideurs de l'administration municipale. Ils ont ainsi réussi à faire main basse sur les marchés immobiliers, de construction, d'aménagement et de maintenance les plus conséquents ou les plus prometteurs initiés par celle-ci. Kramulsky, agissant à visage découvert en sa qualité de président et de directeur général, a scrupuleusement servi les intérêts de ses plus gros actionnaires tout en leur garantissant un relatif anonymat, en sachant maquiller les moins avouables de leurs intentions, en faisant d'eux ses obligés. Aussi estime-t-il peut-être que le moment est venu pour lui de se servir à son tour, et de sortir du bois.

André ne se sent plus véritablement concerné, au fond, par ces enjeux de pouvoir. Il a donc présenté, le moment venu, les options d'intervention – arguments, méthodes, opérateurs, coûts - qu'il avait pour mission d'inventorier. Il a modestement mais clairement plaidé, ce faisant, en faveur de celle qu'il privilégie d'un point de vue technique. Il a constaté, sans surprise, que ses propos n'ont suscité qu'une très vague attention, pas même courtoise, surtout pas courtoise, à peine de principe, pas même teintée d'une touche de respect méprisant des formes. Pendant son exposé, Kramulsky a ostensiblement parcouru et paraphé les petites liasses de courriers déposées devant lui, à intervalles réguliers, par sa secrétaire ; Cécile Butin s'est plongée dans la messagerie de son téléphone portable ; Yannick Moreau lui a désespérément fait signe, à plusieurs reprises, d'abrégé son rapport. André a ensuite écouté d'une oreille distraite le semblant de débat délibératif qui s'est vaguement engagé ainsi que la lecture vigilante qui a été donnée, pour le ponctuer, des points de vue – qu'il connaît à la lettre – des exploitants miniers, des agriculteurs, des gestionnaires locaux de la grande distribution, des concessionnaires d'autoroute, des hôteliers, des restaurateurs et des maires des petites communes limitrophes. Et son dossier a glissé de lui-même vers un coin de table, entre tasses vides et cafetière.

André assiste maintenant, placide, indifférent, quasi absent, à l'adoption et à la programmation instantanée de l'option du dynamitage du rocher. Elles sont soigneusement consignées par Cécile Butin de sa grosse écriture d'adolescente myope pour en extraire ce qu'elle établira et diffusera sous la dénomination pompeuse de « relevé de décisions ». Il examine de nouveau l'une des cartes topographiques reproduites dans son dossier, mais à laquelle personne n'a voulu prêter la moindre attention. Ce qu'il y voit maintenant éveille chez lui une autre inquiétude. Ce méandre de la Sogne, les courbes de niveau en surplomb, l'absence de retenue naturelle... Et la péniche de Roland, si souvent amarrée juste en dessous !... Ne serait-elle pas, elle aussi, menacée par la chute, spontanée ou provoquée, du rocher et des éboulis qui l'accompagneraient ? Mais qui s'en préoccupe, ici ?

Comme d'habitude, Cécile Butin reconduit Yannick Moreau et André jusqu'à l'ascenseur. Les mâles consignes énoncées par Oscar Kramulsky dans son bureau afin que le rocher soit réduit en miettes dans les meilleurs délais, et qu'il est parvenu une fois de plus à faire passer pour le résultat d'une délibération collective, résonnent encore à l'esprit de chacun. Cécile Butin prend André par le bras et l'entraîne un peu à l'écart :

- « Bien entendu, vous n'en ferez rien », lui murmure-t-elle en soulignant son injonction confidentielle de l'une de ces insupportables minauderies qu'elle aime affecter en de telles circonstances.

Bien entendu, en effet, ils ont tout à gagner, quoi qu'ils en disent, du *statu quo*. Et bien entendu, c'est à lui qu'il reviendra comme toujours de décider de mettre en œuvre l'une ou l'autre des deux options - dynamitage ou *statu quo* - qu'il réprouve, et de devoir renoncer à celle qu'il préconise. Et de devoir *in fine* assumer la responsabilité de ce qui s'en suivra.

Pour m'endormir, je me repasse souvent le film de cette fin d'hiver et de ses neiges molles. Plaisant. Avec une pincée de *suspens*. Et, en vedette, deux beaux adolescents. Je n'ai su que plus tard qu'ils

étaient frère et sœur. Agiles. Bons skieurs. Intrépides comme on aime se prouver qu'on l'est à leur âge. Mais ne connaissant pas cette forêt, ses lourds épicéas, ses traîtres dénivelés. Moi si. Sur mes vieux skis de fond, chaque samedi après-midi, j'en ai arpenté tous les secteurs et les recoins depuis des années. En chacune des guerres que les siècles ont bien voulu semer et répandre jusque sur les recoins et les ravins de ce territoire accidenté, mercenaires et maquisards ont su s'y replier, tendre leurs embuscades, préparer leurs ripostes. Du sang a coulé à l'ombre de ces rochers sous lesquels on a aussi caché des armes et sur lesquels on a partagé le saucisson. Mais c'est une belle orange, extraite – si je peux dire – de ma banane de randonneur, que je pelais au soleil cet après-midi là, après avoir tracé une bonne vingtaine de kilomètres en enchaînant quelques boucles sur des pistes de crêt de ma connaissance. Le soleil avait attendri la neige qui ne restait encore compacte et un peu givrée, à cette heure, que sous les futaies. C'est ainsi que j'ai entendu leurs skis crisser bien avant de les voir surgir au détour d'un virage, à l'issue d'une petite pente un peu aiguisée. Rayonnants sous l'effort, le front moite, bien bâtis l'un et l'autre sous leurs pulls chamarrés. Ils m'ont salué. Je leur ai rendu leurs saluts. J'ai proposé à chacun un cuisseau de mon orange, qu'ils ont accepté. Il s'en faut d'un rien, à cet âge, pour se sentir en confiance. Ils ont déplié une carte et entrepris de se localiser. Bien entendu, sachant exactement où nous nous trouvions, je n'ai rien dit. A cet âge, on déteste être trop vite aidé et guidé. Plus jeune encore, j'aurais détesté qu'un adulte m'offre une main secourable pour me sortir d'une flaque où je serais tombé. Au lieu de quoi, je leur tends ma gourde, et ils acceptent une gorgée avant de se remettre à contempler leur carte en la tournant de tous côtés, comme si la rotation de la boussole pouvait conjurer la désorientation. Bref, la fille finit par me regarder, puis par interroger son compagnon du regard, lequel s'approche de nouveau. Je lui offre encore ma gourde d'un air ingénu, mais bien sûr, ce n'est pas ce dont il s'agit maintenant. Ils sont en retard, leurs parents les attendent plus bas, à l'auberge de la combe, pour rejoindre en ville un repas de famille, et connaîtrais-je par hasard un raccourci ? Je dis que oui, que je suis du pays, et qu'il n'y en a qu'un seul, facile et rapide. Je fais mine de consulter la carte, et pointe un index assuré sur un emplacement situé en réalité à cinq kilomètres de là où nous sommes. Je le leur indique en leur expliquant qu'il leur suffit de s'engager tout de suite à gauche sur une courte descente qui commence en hors piste mais qui débouche au bout de deux cent mètres sur la trace balisée qui leur permettra de rejoindre en pente douce le fond de combe et, à main droite, l'auberge. Ils me remercient chaleureusement, et les voilà partis. Ils poussent furieusement sur leurs bâtons, énergiques et joyeux. Ils ne peuvent pas savoir que le hors piste que je leur ai indiqué mène tout droit, sans retenue ni frein possibles, à l'à-pic de ce que les gens d'ici intitulent à juste titre « Le Crêt Pourri », parce que les marnes bleues qui le composent, malmenées par l'alternance de redoux et de gel, s'effritent en toutes saisons, et surtout en fin d'hiver, au bord du vide. Je tends l'oreille. L'écho est puissant, ici. C'est un quadruple cri d'horreur qu'il répercuta moins d'une minute plus tard. Je repartis, ému et souriant, pour une dernière boucle ensoleillée, regagnai le parking, déchaussai mes skis et m'en retournai chez moi prendre une douche et me gratifier d'un thé bien chaud et mérité. Le gestionnaire local de l'Office des Forêts, interrogé par la gendarmerie et par la presse, expliqua que le trajet emprunté par le frère et la sœur – tel que les traces laissées par leurs skis dans la neige vierge avaient permis de reconstituer – n'était pas signalé par les cartes établies à l'usage des skieurs. Il était au regret de devoir dire que seule l'imprudence des jeunes gens devait être mise en cause. L'affaire me coûta deux fois plus cher en fleurs que d'habitude, et les deux fleuristes qui les confectionnèrent simultanément avaient l'air grave, malgré leurs fossettes, quand je passai devant leur boutique pour surveiller la façon dont elles s'y prenaient. Avec les fleurs, pas avec leurs fossettes.

- 11 -

Une fois mon pied gauche pris dans le piège du tissu – mais le pied droit n’aurait guère eu plus de talent pour s’en échapper –, il s’y trouva enveloppé aussi mollement et sûrement que dans la corolle d’une plante carnivore. Il se mit à osciller en tous sens, communiquant à ma jambe puis au reste de mon corps un flux d’injonctions contradictoires que les lois de la pesanteur, affolées par un soudain vertige rotatoire, renoncèrent aussitôt à contrôler. Mes mains, en d’autres circonstances, auraient pu me secourir, saisir par exemple l’axe du hamac ou agripper préventivement la rambarde du balcon, tenter un rétablissement d’urgence, encore plausible à ce stade du chavirement. Mais l’une d’entre elles agrippait un verre de menthe à l’eau, symbole de ce fragment d’hédonisme que je venais de conquérir de haute lutte et à la maîtrise duquel il était hors de question que je renonce - même si un glaçon avait décidé de s’en échapper et qu’une partie de son contenu me coulait déjà sur le poignet. Et, dans l’autre main, le téléphone, figurant mes contraintes sociales en tous genres, continuait de sonner, vibrer et clignoter pour me faire savoir que, quoi qu’il arrive, il ne renonçait nullement à ses exigences. Fragile plaisir liquide à ma droite *versus* impérieuse urgence du devoir à ma gauche, et moins d’une seconde pour trancher un dilemme face auquel plusieurs décennies m’avaient trouvé et laissé indécis. La terrasse, le balcon, le hamac, mes fils dans leurs fauteuils, tout se mit à tourner de plus en plus vite autour de moi. J’entendis un klaxon, en bas dans la rue, m’avertir que j’étais plus dangereusement engagé que jamais sur le carrefour de tous les périls. Mon genou gauche plongea à son tour dans le tissu mexicain. Je reconnus les silhouettes ombrageuses et menaçantes du *Popocatépetl* et de l’*Ixtaccihuatl* qui y étaient imprimées, et je compris que je ne contrôlerai plus la suite des événements, que la chute me mènerait maintenant bien au dessous des volcans. Pourtant, je ne lâchais encore ni mon verre, désormais presque vide mais qui avait fièrement conservé le second des ses glaçons, ni le téléphone portable que je crus pouvoir faire taire, avant de basculer de l’autre côté du hamac, en appuyant sur sa touche verte. J’eus encore le temps d’entendre, juste après les éclats du verre explosant sur les dalles, une voix grésillante, qui ressemblait étrangement à la mienne, et qui disait : « *Allo ? Bien entendu, tu n’y pourras rien : le rocher doit et va tomber* ». Après quoi, mon corps fut happé par une lourde et ultime pirouette avant de rebondir sur le hamac, et ma nuque heurta brutalement le parapet du balcon.

- 12 -

- « L’une et l’autre, mon vieux. Pas même l’une après l’autre. Ni même l’une comme l’autre. Mais l’une en même temps que l’autre. L’une parce que je ne suis pas assez présent. Et l’autre parce que je le suis sans doute trop ! »

Roland sert un autre verre à André. Il se verse à lui-même une double ration : l’une et l’autre, comme il dit. Le soleil couchant s’efforce de sécher les traces qu’une courte averse a laissées sur le bois gris, au vernis écaillé, du petit pont sur lequel s’ouvre la cabine de la péniche. Le regard d’André se noie dans une flaque qui tiendra peut-être, malgré tout, jusqu’à la nuit. Sur combien de flaques une vie laisse-t-elle errer ses reflets dans l’attente de les voir s’y diluer et s’effacer enfin ?

- « Oui, c'est le plus souvent quand un homme est au bord de la chute que, pour toutes sortes de motifs, les femmes le laissent tomber. Ne me dis pas que cela t'étonne, André ! Après tout, elles ne sont ni nos infirmières ni nos bonnes sœurs ! Qui leur reprocherait de préférer ceux qui grimpent, qui gagnent et qui guinchent à ceux qui geignent et qui gisent au fond du gouffre. A propos de point G : qu'en est-il de ton beau rocher gravitationnel, dans tout ça ? », demande Roland en jetant un coup d'œil sur les hauteurs de la rive.

- « Un motif de plus pour toutes les deux, et diablement efficace, d'agiter ce qu'elles attendent de moi ! Eliane me reproche de refuser de le pulvériser, d'être indifférent aux conséquences de sa chute. Et Dominique de vouloir intervenir, au lieu de le laisser tout bonnement dégringoler en se fiant au cours des choses. D'un autre côté, tu t'en doutes, j'ai pour consigne officielle de ne faire ni l'un ni l'autre, ou les deux à la fois. Ce rocher fournira bientôt toutes les raisons, quoiqu'il arrive, de m'attribuer tous les torts. Je les ai déjà ... »

- « Tout ça pour ça ! La belle affaire ! Je te l'ai déjà dit mille fois ! Tu as la manie d'aller te vautrer dans ce genre de pétrin. Tu es vraiment un expert atavique et indémodable du saut à pieds joints dans la première flaque venue. Et pour en arriver où, cette fois-ci ? A une histoire de double rupture déguisée en histoire de double promesse de chute. Cela fait longtemps que tu n'as pas fait pire ! Je ne peux pas te féliciter, André ! Et à peine te plaindre ! Ceci étant, que puis-je faire pour toi, maintenant ? »

- « Et bien, par exemple, commencer par baisser le volume de tes imprécations. Et m'aider plutôt à comprendre ce qui se passe et à décider ce que je dois faire, ou ne pas faire. Je n'ai pas eu à me plaindre, le plus souvent, de ta folle sagesse. »

- « Ni de ma sage folie, oui, je sais... Voyons voir... Tel que je te connais, tu n'as pas pu t'empêcher de débiter à tes officiels et à tes femmes tes sornettes habituelles sur le bien commun qui doit prévaloir sur tous les intérêts particuliers, y compris – mais cela, tu ne l'as même pas dit – sur les tiens. »

- « En effet. »

- « Et tel que je te connais, tu penses exactement ce que tu proclames, tout en torturant tes neurones jusqu'à l'épilepsie pour trouver une solution qui satisfera tout le monde. Mais comme la dite solution n'existe pas, tu te prépares à faire ce qui va mécontenter tout le monde, y compris toi-même. Déjà, Eliane et Dominique en ont ras la jupe et ont décidé de te planter là. »

- « En effet. »

- « Moi aussi, frangin, tu t'en souviens peut-être, j'ai connu de longues traversées d'espoir et de dégoût de tout. Suivies de lentes réémergences vers la nécessaire réconciliation avec l'ici et le maintenant. J'ai appris à préférer ce qui est à ce qui devrait être ou à ce qui sera peut-être. C'est pourquoi je t'ai dit un jour que celui qui croit à ce qu'il fait serait bien avisé de commencer par apprendre à marcher à ras de terre. Quand nous roulions ensemble à vélo, je te t'ai aussi rappelé ce que disait le vieux Rousseau, que funeste est la manie de l'homme de toujours vouloir regarder plus loin et vers un avenir incertain et improbable, alors que le présent est bien plus sûr. Je vois bien que tu ne nous as guère entendu. C'est pourquoi tu t'épuises chaque jour un peu plus, et que tu

t'apprêtes maintenant à te casser la figure, ou dieu sait quoi d'autre, si ce n'est déjà fait. Mais bon : j'ai peut-être deux autres conseils pour toi au fond de ma musette, des sortes de critères pour t'aider à faire face aux contraintes qui sont venues se coucher sur tes épaules comme la brebis sur celles du Christ, ou comme le Christ lui-même sur celles du passeur de rivière. Mon premier conseil, ou critère d'action, c'est un parti pris d'indifférence. Pas par cynisme ou souci de confort, non, mais une belle indifférence, attentive, disponible, exempte de jugement et, surtout, d'implication. S'il faut déplacer un rocher, par exemple de son promontoire, ou une tasse de thé, par exemple de son placard, il te faut admettre que la chose est à la fois possible et sans grande importance, parce que la présence de ce rocher ou de cette tasse, là où ils sont, est déjà la conséquence de ce qui les y a menés. Leur déplacement tout comme leur maintien en place produiront à leur tour d'autres effets, et peu importe au fond lesquels puisqu'ils occasionneront eux aussi de nouvelles situations porteuses de débouchés multiples, et ainsi de suite. Qui peut prétendre maîtriser, par ses actes ou par son inaction, de tels enchaînements de causes et d'effets ? Peut-être la tasse retournera-t-elle dans le placard dont on l'a extraite. Peut-être aurait-elle du y rester pour éviter de contribuer, avec trois ou quatre de ses collègues, à la grave scène de famille qui a éclaté autour de la théière. Peut-être ne retrouvera-t-elle jamais son étagère parce que, scène de famille ou pas, un enfant maladroit l'a bousculée sur le guéridon ou une main trop fébrile l'a saisie sans précaution et qu'elle a fini en miettes sur le carrelage. Peut-être cet événement a-t-il déclenché la dispute, ou peut-être ne boit-on que du café dans cette famille. Peut-être le rocher ne menace-t-il pas de tomber sur la route et de l'obstruer, ni même d'y rebondir et de finir sa course erratique dans la Sogne, à l'endroit même où nous nous trouvons. Mais peut-être va-t-il vraiment s'écraser sur la chaussée, gêner ou ralentir la circulation, éviter la survenue d'accidents de voitures entre des chauffeurs éreintés ou stressés par le travail, ou encore attirer enfin l'attention publique sur le transport de matières dangereuses qui s'y effectuaient et empêcher que leurs commanditaires ne les dévient en douce vers de petites routes inappropriées. Peut-être, pour cette raison ou pour d'autres, d'origines bien différentes, ou pour l'ensemble d'entre elles, une prise de conscience collective va-t-elle déboucher sur un puissant mouvement social local, qui suscitera éventuellement un intérêt inattendu pour le Musée de la mémoire ouvrière. Peut-être encore le rocher sera-t-il stabilisé, ou dynamité, mais l'épisode aura-t-il suscité la percée d'une route de contournement pour les poids lourds et les convois militaires, ou bien le recours au ferroutage, et aura-t-il servi de prétexte pour faire aboutir des options laissées, comme lui, longtemps en suspens. L'expérience et l'initiative humaines sont fondamentalement inaptées à prévoir la complexité de ce qu'elles croient saisir et de ce qu'elles produisent en réalité. Aussi mon premier conseil consiste-t-il à cantonner tes talents d'homme au champ du possible, à les intéresser aux conséquences qu'ils sont capables d'en déduire mais, vu qu'ils n'en sont que médiocrement capables, à ne pas trop t'en préoccuper au moment d'agir. Il te suffit d'éprouver le sentiment, à ce moment-là, que l'action que tu choisis de mener est aussi juste que faisable. C'est-à-dire qu'elle est belle, de là où tu la vois - soit, en général, et j'y insiste : à ras de terre. Car voici mon second conseil. Parmi tout ce que tu peux faire dans une situation donnée, commence par écarter ce que tu dois faire, ce qu'on attend de toi que tu fasses, ce que tu es habitué à faire, et autres hallucinations de l'agir. Concentre-toi seulement sur ce qu'il te semble beau de faire. Ne prends même pas la peine d'annoncer que tu vas le faire : fais-le ! Substitue au temps des hésitations celui, bien plus bref, que tu consacreras à négliger, effacer et oublier les autres options et leurs éventuelles conséquences - et même celles du choix que t'aura dicté le seul critère de la beauté. En résumé : si ton acte te paraît à la fois faisable et beau, il a toutes les chances d'être juste. D'ailleurs, si j'étais ton médecin, je te prescrirais volontiers de fortes doses de poésie à injecter au plus profond de ton quotidien, afin que tu redeviennes à toi-même, et pour

toi-même, intransigeant sur ces deux critères de l'action : sa faisabilité et sa beauté. En pratique, tu pourrais déjà t'exercer à te taire et à t'abstenir d'émettre ces propos amers, désagréables, mensongers ou tout simplement inutiles, pour leurs destinataires ou pour toi, qui se présentent trop souvent à tes lèvres. Réserve tes mots aux belles phrases qu'ils méritent. Que tes gestes suivent les mêmes inclinations, et qu'ils se manifestent de façon claire et compréhensible, une fois admis le principe de tranquille indifférence dont je t'ai parlé à l'instant. Une action nette, franche, élégante et efficace vaut bien des discours. Tu ne la commenteras donc que si cela s'avère utile à sa portée, et s'il n'y a pas d'autre moyen de la rendre plus intelligible qu'elle ne l'est en soi. Pour le reste, il suffira que chacun de tes gestes, aussi modeste soit-il, bénéficie de la précision et de la concentration qui l'inscriront aux yeux de tous, et tout d'abord aux tiens, dans l'ordre paisible de ce qui doit être. Seul celui qui fait sait ce qu'il fait, c'est-à-dire qu'il sait seulement qu'il est en train de le faire, et rien d'autre que cela. Tout le reste lui indiffère, et là réside la beauté absolue de son action, à ce moment précis. Voilà, vieux frère, ce que je peux te dire au bord du gouffre. Je te dirais de même au fond du gouffre, au cas où tu déciderais à faire un pas en avant. En attendant, je te verse un autre verre ? »

- « Oui, merci, l'ami. Trinquons donc à la belle et juste indifférence ! »

- « Et aussi au destin du rocher de tous les possibles ! Oui, c'est cela : que tintinnabule le glaçon de la poésie à la surface du cocktail universel ! Et que rampent les héros entre les flaques du temps jadis ! Au diapason, les avant-hier qui chantent ! Bon, à part ça, qu'y a-t-il d'autre pour ton service, André, avant que je me remette à déconner ? »

- « Eh bien, je crois que j'ai eu ma dose ce soir, pas vrai Roland ? A moins que ... »

- « Dis toujours ! »

- « Te souviens-tu d'avoir proposé, l'autre soir, d'inviter Arthur et Jérôme un de ces jours sur ta péniche ? »

- « Oui. »

- « Et peut-être même Hélène avec eux ? »

- « Oui. Et alors ? »

- « Je me demande ... Maintenant que tout part en tous sens dans ma vie et que, suivant tes conseils, je ne vais rien faire pour m'y opposer, rien d'autre du moins que quelque chose de beau, et de possible, et de parlant ... »

- « Je te vois venir ! »

- « Ce serait la première fois qu'ils se rencontreraient, la première fois que je pourrai réunir mes enfants. Et peut-être la dernière... J'aimerais que ce soit en ta présence. »

- « Pourquoi la dernière ? En tout cas, c'est d'accord ! Mais préviens moi un peu à l'avance, afin que je m'approvisionne en limonade. Je n'ai pas ce genre de liquide en soute. Et si je te propose d'inviter aussi Eliane et Dominique, que me répondras-tu ? »

- « Que, bien entendu, tu n'en feras rien ! »

- 13 -

L'une et l'autre, chacune du côté de mon lit, sachant comme moi que je ne partagerai désormais plus le lit d'aucune d'entre elle ... , pour la première et sans doute la dernière fois ensemble près de moi, de ce qu'il reste de moi, découvrant ou comprenant à l'heure où les griefs ne sont plus de mise qu'elles ont été les deux femmes de ma vie, l'une et l'autre soulagées mais évidemment mal à l'aise d'avoir décidé de me quitter peu de temps avant ce stupide après-midi, j'avais du reste à peine commencé à les croire, mais au moins les choses avaient-elles été dites de leur côté, suffisamment pour que je les entende alors et que je m'apprête à en tirer les conséquences, l'une et l'autre s'y étant prise chacune à sa façon, tout comme maintenant leur commiseration s'exprime selon leurs styles propres, tendre et résigné chez Dominique qui me regarde et tente de déchiffrer ce que je ressens derrière la buée de ses yeux devenus comme si souvent un peu égarés, mais lucide et bienveillant quoiqu'intransigeant chez Eliane, soudain devenue mon médecin (je suis hospitalisé dans son service, en attendant d'être transféré dans une unité de long séjour) et qui, dès ma sortie de coma, n'a pas hésité à me dire d'emblée ce qu'il en était : « fracture du rachis cervical avec lésions médullaires sévères et atteintes motrices irréversibles, bref te voilà devenu tétraplégique, heureusement les enfants étaient là, ils ont pu donner l'alerte à temps et les fonctions vitales essentielles ont été sauvegardées par les réanimateurs », j'ai apprécié qu'elle sache ne pas me laisser trop longtemps dans le doute, je voyais bien que je ne pouvais plus faire un geste et que je n'avais pas de plâtre, pourtant quand elle est entrée dans ma chambre tout à l'heure avec Dominique, j'aurais voulu si fort tendre les bras vers elles mais je me suis dit que je n'avais pas quatre bras et j'y ai renoncé, et plus tard, quand elles m'ont parlé des enfants, que je n'en avais pas six autres bras non plus, comme le *Dancing Shiva* dont la statue rayonne, en équilibre sur un pied, dans le salon de Dominique, et que je n'avais pas même les jambes qu'il m'aurait fallu pour les rejoindre sur la péniche où, m'ont-elles aussi annoncé, ils se sont rendus aujourd'hui, et c'est pourquoi Roland passera dans la soirée pour me raconter comment il a donc exaucé mon vœu, elles savent maintenant que l'idée venait de moi, mais de lui aussi au début, je peux donc être informé de tout cela, on tient volontiers compte de ce que mon cerveau, et lui seul, est en éveil, la plupart de mes sens le sont aussi – je peux ainsi admirer et sentir cette gerbe d'arums anonymement adressée et déposée, ce matin, par une fleuriste du centre ville, et dont la présence sur ma table de chevet a fait sourciller Eliane autant que Dominique, même ma mémoire a su cette nuit retrouver la trace de souvenirs depuis longtemps enfouis – ce gosse de riche qui, comme sorti du poème en prose de Baudelaire, jalousait mon jouet à trois sous et qui, sûr de lui et parfaitement malveillant, m'avait fait un croche-patte parce que je n'avais pas voulu le lui céder, lui qui n'était pas habitué au refus, et puis qui m'avait relevé en réitérant son exigence, mais j'avais de nouveau refusé et, quoique plutôt malingre et âgé d'à peine plus de deux ans que moi, il m'avait alors flanqué une méchante claque si bien que, hors de moi, découvrant dans les impulsions de mes muscles des forces que j'ignorais, je lui avais sauté au col et je l'avais secoué jusqu'à le faire tomber, avec ses beaux vêtements et sa mèche blonde, dans une flaque

d'eau passablement boueuse dont il était ressorti en chialant et en réclamant sa mère, après quoi, mes parents ayant été convoqués à la demande des siens dans le bureau du directeur, j'avais été exclu de l'école – et puis aussi des souvenirs plus récents – ma propre voix, paniquée, m'interpellant du fond de mon téléphone portable, paradoxe domestique ressemblant à une scène de dessin animé où l'on verrait un aspirateur s'aspirant lui-même sur la moquette du bureau, ma voix un peu lointaine et essoufflée me disant « *Bien entendu, tu n'y pourras rien : le rocher doit et va tomber* » - et il est vrai que je n'y peux rien, que je ne peux plus rien faire et que c'est très bien ainsi, je suis installé dans la paix absolue de celui qui n'a plus à choisir entre faire ceci ou faire cela, ni même à agir juste dans le champ du beau et du faisable, mais juste à regarder comment vont les choses sans moi, ce que font les gens sans moi, Eliane et Dominique ont maintenant quitté ma chambre en échangeant à mi-voix des propos peu amènes que je n'ai pas cherché à comprendre, je ne crois pas que je les reverrai de sitôt, et puis une aide soignante m'a proposé d'allumer la télévision et je n'ai pas refusé, ce sont les informations régionales et je m'assoupis un peu, mais une voix connue me sort de ma torpeur, c'est celle d'Oscar Kramulsky, il plastronne en direct devant une journaliste et lui explique que, conformément au contrat passé la veille avec la municipalité, son entreprise, la *Paramètre & C° Ltd*, va procéder en fin d'après-midi à l'évacuation du rocher, non pas par dynamitage – « *méthode trop brutale, et susceptible de créer des inconvénients géologiques* », dit-il avec un bel accent de conviction – mais en provoquant sa chute sur la route puis en guidant sa trajectoire vers la pente naturelle qui lui permettra de s'écraser au fond de la Sogne, la *Paramètre & C° Ltd* se chargeant ensuite de remettre la route en état, d'en améliorer la signalétique et les aménagements, incluant la réalisation d'un petit belvédère au dessus de la rivière, le tout moyennant l'établissement d'un modeste péage sur le tronçon ainsi remanié, avec un tarif réduit pour les résidents et les riverains, cela va de soi s'agissant de futurs électeurs, et c'est tout ce que Roland redoutait qui va se produire, il me l'avait dit avec l'air d'y croire au début de cette affaire en prédisant d'un air narquois la possibilité de la présente issue, Roland sans doute déjà ivre dans sa péniche avec mes trois enfants sur lesquels le rocher va s'écraser, et je ne peux pas faire un geste pour les prévenir pendant que l'aide-soignante revient pour changer l'eau dans le vase et redonner un peu de volume au bouquet de fleurs, et deux belles fossettes creusent son sourire compatissant.

AU DELA DU VIDE (GPS A L'USAGE DE CEUX QUI SONT DEJA TOMBES)

Veux-tu que je te dise ? Tel que je te vois là, pas bien loin de moi, sur le quai d'en face, tu es plus lugubre qu'un projet déserté, à peine même si je te vois, presque aussi sombre que le vide qui aspire tes pas. Bouffi de mots entendus mais toujours pas prononcés, assoiffé de silence, ivre de l'alcool blanc de la solitude, tu me regardes avec un sourire en coin. Après quoi tu relèves du bout des doigts la poussière sur tes vêtements, comme pour dire : eh bien, tous ces chemins parcourus, pourtant ! Oui, je sais. Les allers furent simples, tu as le talent de cela, mais les retours compliqués, et souvent pieds nus. Tu as fabriqué bien des chaussures, que tu as cru devoir offrir à ceux qui te disaient ne pas en avoir, ni savoir où aller, ni comment. Tu as écouté en patience tous les échantillons d'infortune et de marasme, ces récits de clés égarées au coin de la nuit et recherchées de même, à la lumière du deuil. Tu as rendu possible, sans trop d'effraction, l'ouverture de milliers de portes. Et puis chaque soir, éteint, tu as refermé la tienne sur l'atelier désert, éteint la dernière lumière de l'immeuble, rejoint la gare d'un pas faussement pressé. Mais voilà venu, ce soir, le soir de tous ces soirs-là. Il te trouve au milieu de nulle part, comme au tout début, quand je t'ai connu. Tu scrutes fiévreusement l'informe autour de toi, comme un qui se demanderait ce qu'il y fait, et pourquoi diable il est arrivé si loin, et si bas. Il n'y a sur le quai personne d'autre que moi, qui ne compte pas, que tu ne vois déjà plus, puisque je suis là comme toi, presque pire que toi. Alors, sans réfléchir, tu fais demi-tour, tu repasses à rebours le tripode du portillon, tu traverses la gare, déserte à cette heure, et tu rejoins le carrefour qui s'ouvre en étoile à l'une des extrémités de la place. Tu as abandonné, sur un banc du quai, ton petit cartable avec tout ce que tu croyais devoir y entasser : des dossiers pour que dalle, des trousseaux de clés pour accéder à tes prisons, un petit ordinateur pour faire mine d'être connecté, un portefeuille pour prétendre à une identité, des carnets de note négligés depuis des mois, des stylos desséchés. Et cet agenda en ruine gonflé de ces adresses pâlisantes auxquelles tu ne te rends plus, de ces numéros de téléphone que tu ne composes plus. Tu es certes de ceux que l'on appelle, et qui toujours répondent, spécialiste ès détresses. Mais tu ne sais plus que faire quand se faufile la tienne, serpent froid sous le sable chaud de la steppe péri-urbaine. Le silence siffle maintenant à tes oreilles. Tu as beau y coller tes mains, depuis longtemps orphelines de caresses et de tendresse... Détresse, caresses, détresse, tendresse : la rime tient lieu d'écho. Sur tes lunettes noires, point de reflet de ce qui fut ni d'annonce de ce qui vient, mais le retour en vrille du vide. Dans ta bouche, les mots que tu retiens, dilués dans le très vieux breuvage de ce que, tout jeune, tu dénommais : la « tacitude ». Ainsi es-tu tel que je te vois, pas bien loin, de l'autre côté du grillage, ta silhouette fatiguée s'éloignant sous les nuages où viennent s'étouffer les derniers rayons du soleil.

Veux-tu que je te dise encore ? Tout ne pourrait que commencer. Ou recommencer. Car il reste un chemin que tu n'as pas emprunté. Celui d'un nouveau départ, d'un aller sans retour vers un lieu, peut-être proche et peut-être lointain, où personne ne viendra te chercher, pas même moi qui te connais mieux que toi mais qui en ignore, sur la carte, les coordonnées. A vrai dire, c'est sur ce chemin-là que, sans que tu le saches encore, crevant le crépuscule, renonçant à ton apparence, je te vois déjà t'engager. A vrai dire aussi, tu n'as guère d'autre choix. Tu n'as pas su tomber d'assez haut quand il l'aurait fallu. Tu ne saurais non plus employer l'énergie qui te reste à t'enfoncer sur place – quand bien même te saisirait la tentation de t'y résoudre. Non, il te reste une dernière étape à accomplir, et je me réjouirais pour toi qu'elle te livre enfin à l'inconnu.

Aussi une étrange filature se profile-t-elle. Tu n'en es pas vraiment le commanditaire. Et si j'en suis l'exécuteur, c'est parce que, double opiniâtre de toi-même depuis tant d'années, je suis de nouveau concerné par ce vers quoi elle nous emmène. Ne cherchons ni l'un ni l'autre à connaître les raisons de l'intérêt que je te porte encore. Te souviens-tu cependant qu'il y a trente ans de cela tu m'avais déjà demandé de te suivre ? Mais que, refusant d'admettre ce qui en résultait, désavouant les évidences tordues de ton reflet, tu avais tenté de mettre fin à tes jours, pensant m'abattre comme on brise un miroir et te faisant ensuite passer pour moi ? Si le détail de tes démêlés avec les morceaux épars de nos anonymats s'est égaré dans ma mémoire, c'est parce que ta renaissance, à l'aube du désert, nous a occupés pendant quelques milliers de millénaires. Et qu'elle nous a conduits au seuil d'un bureau que ni toi ni moi, depuis longtemps, n'occupons plus. Et ce soir, moins que jamais...

Me voici maintenant de retour dans ce qu'est devenue ta vie, celle que tu as vaguement choisie et qui a suivi son cours sans que tu le saches ou n'en conviennes.

Et telle est la situation que les circonstances de cette vie ont aujourd'hui créée. Moi, fidèle comme cette ombre que tu connais et qui, à chaque carrefour, hésiterait pour la forme, la verve ou le plaisir à te fausser compagnie. Toi, résolument désespéré et prétendant vouloir tout abandonner de ce que furent tes engagements et de ce qui fit ta renommée : fils, conjoint et parent à peu près méritoires sur la scène privée, expert et thaumaturge des malheurs sociaux de toutes natures sur la scène publique. Moi, observant tout cela et ce qui, à petits pas, y a conduit, et le faisant sans m'en faire, la pipe au bec, le carnet de notes à portée de main dans une poche, une revue de mots croisés dans l'autre en cas de soudain bourdon. Toi, hésitant plus que jamais à creuser au fond de toi, de crainte de n'y plus rien trouver.

En route, donc ! Que dirais-tu pour commencer d'une petite halte à la terrasse de ce vieux bistrot sur le bord du canal, juste derrière la gare ? Le temps n'est-il pas venu de changer de quai ? Que dis-tu ? Que la nuit va tomber ? Fort bien, tu en sais plus qu'elle à ce sujet ! Et d'ailleurs, vois ce à quoi ressemble une réponse : on allume un peu partout les néons et les réverbères. Quoi d'autre ? Que les trains se font rares ? Mieux encore ! Là où ils te prennent et te déposent, tu ne veux plus aller et ne veux plus rester. Tu as tout désiré et tout rejeté de leurs destinations. Donnes-moi donc ta carte d'abonnement. Non, elle n'était pas dans le cartable que tu as laissé sur le quai. Oui, dans la poche intérieure de ta veste. Merci. Vois cette table au bord de l'eau. Vas t'y installer. Mais fais bien attention à ne pas te prendre le pied au passage, comme jadis, dans l'anneau d'amarrage. Te souviens-tu de l'interminable chute qui en avait résulté ? Imbu de tes embûches comme tu l'étais à l'époque, tu en avais dressé un compte-rendu plus pompeux que lyrique : « *Je ne tombe pas* ». Tu t'étais prévalu de cette dérisoire expérience pour présenter ta candidature au club de « *Ceux qui ont servi le Roi d'Angleterre* »³. En vain. Je vois que tu t'en souviens. Bon. Alors reste calme et vas prendre place à la petite table. Je te rejoins dans un instant. « *Mademoiselle, deux cafés, s'il vous plaît ! Excusez-moi, je veux dire : un double café !* ».

Plif ! C'est fait. Ta carte d'abonnement a gentiment tournicoté dans les sombres profondeurs du canal. Te voilà soulagé de tout ce que son usage quotidien t'inflige depuis tant d'années - « *Merci,*

³ Club fondé par le regretté Bohumil Hrabal, et rejoint *post mortem* par le non moins regretté Chet Baker, également expert en chutes fatales. (Note de l'éditeur)

mademoiselle. Non, je vous en prie, gardez la monnaie.» : les trains de banlieue aux retards tellement systématiques, presque narquois, que l'on s'inquiète de les voir passer à l'heure ; les cohues, les tohu-bohu, les chahuts du matin et du soir, et toutes ces bousculades qu'entre-temps tu anticipes, la nausée à fleur d'estomac ; les odeurs d'aisselles et de pieds, les effluves d'urine aux zones sombres des couloirs souterrains, et l'acre parfum des tee-shirts qui font les trois-huit sur les épaules de leurs propriétaires, accumulant la sueur et la poussière de la semaine ; les stridences des téléphones portables, les propos aboyés sans vergogne qui s'ensuivent, toute cette trivialité intime et invasive qui vient traquer et mordre sans pitié, en chaque recoin du wagon, ton besoin de calme, d'oubli et de repli ; les mamans obèses aux dégaines « monoparentales » qui harcèlent tes chevilles par toutes les tiges possibles de leurs poussettes et qui s'excitent de temps à autre sur leurs bébés hurleurs, mettant en scène des orgies de biberons et de biscuits entrecoupées de chantages à la taloche ou au bisou ; les contrôles de police qui tournent mal comme pour laisser croire que d'autres pourraient bien tourner ; les resquilleurs de routine qui te bousculent au portillon, t'écrasent les pieds et te foudroient d'un regard meurtrier, voire t'en retournent une si tu ne t'écartes pas assez vite de leur passage.

Faut-il que j'allonge la liste des délicatesses qui jalonnent ainsi tes plongées héroïques dans l'épaisseur des réalités populaires ? Sans doute pas. Je te vois blêmir, tes lèvres tremblent, le blanc de tes yeux vire au jaune, tu cherches ton tabac ... Stop ! Réveille-toi, Jo ! C'est fini ! Ecoutes et vois : encore un train qui part sans toi, de l'autre côté des grilles. Peu importe où il va. Ce qui compte, c'est qu'il y va sans toi. Regardes seulement où tu es. Plus de distributeurs automatiques de sodas ou de billets. Le cauchemar défile sur un autre écran, où tu ne figures pas. Là-bas, bien plus loin, est tendu le rideau rouge des beaux quartiers. Il ne se lèvera pas pour toi. Tu n'auras pas à te prostituer. Personne ne t'attend, ne sollicite tes avis ni ne prévoit ta présence. Nulle part ne figure ton nom, gravé sur une plaque de cuivre, nul bureau feutré ne t'attend, avec ses meubles d'acajou, ses murs couverts de livres reliés plein cuir, son sobre écran plat connecté aux meilleurs réseaux du monde. Réjouis-toi de cela : ici, tu n'existes plus, mais là-bas, tu n'as jamais existé non plus.

Alors quoi ? Eh bien, tout le reste, ce qui n'est pas rien. « *Comment, Mademoiselle ? Ah oui, bien sûr : l'heure de fermeture !* ». Mais tout ce qui ferme ouvre à ce « tout le reste »-là, pas vrai, Jo ? En route, donc. La nuit est à portée de nos pas. Ce n'est au fond qu'une affaire de semelles. J'espère que les tiennes sont épaisses. Quant aux miennes, ça va : c'est toi qui les as dotées de renforts à toute épreuve, tu sais y faire. Alors je te suis. Ou, plutôt, je te guide en te suivant.

Bon, une fois de plus tu veux longer le canal. Oui, je sais, la fidélité aux décors de ton enfance, le choc émotif d'y retrouver le reflet de la lune, la tentation de te fondre en ses eaux vertes ... Tu pourrais inventer un autre parcours, dessiner une carte moins prévisible, maintenant que plus rien ne te retient. Evidemment, il faut toujours retrouver la piste de son premier envol. Tu veux encore une fois, une dernière fois, te relier aux repères de ton enfance pour mieux de détacher de l'essentiel. Soit. Mais ne vois-tu pas à quel point cet univers t'aimante et t'immobilise ? Combien de tes projets sont-ils venus rôder sous les peupliers, près des écluses et sur les chemins de halage avant de te restituer, apprenti noyé, imparfait batelier, à ton point de départ. Le poète en toi, inspiré par le pire ou le meilleur en début de flottaison, est souvent devenu, par la suite, cette brindille perplexe qui vient heurter la coque d'une lourde péniche puis qui se laisse piéger dans les mousses et les longues herbes aquatiques proliférant sous les ponts de pierre.

Alors à quoi bon reproduire ce funeste trajet ? Puisqu'une liberté se fait jour, pourquoi ne pas tenter un crochet vers un ailleurs instantané où convergeraient tous les débuts et toutes les fins possibles ? Vois ce faisceau de réverbères, là-bas derrière la haie. Ne le dirait-on pas étranger aux vieilles nostalgies du canal ? A moins que ne s'y réunissent les anciens enfants qui s'en sont détachés à l'époque où tu les cultivais encore. Tu hésites ? Soit. Bien sûr, on entend encore les trains qui passent, les causes et les symptômes de la nausée sont tout proches encore, mais pourquoi ne pas lancer une incursion vers ce qui en éloigne un peu ? Bien sûr aussi, je peux me tromper, mais ce n'est qu'en essayant de rompre avec le déjà-vu que tu sauras si tu avais de bonnes ou de mauvaises raisons d'hésiter. De toute façon, la gare va bientôt fermer et il est trop tard pour revenir sur tes pas, sur nos pas. Que tu le veuilles encore ou non, la routine est désormais brisée. La sacoche que tu as laissée sur le banc a sans doute trouvé un nouveau propriétaire. Tout ce qui va maintenant advenir est nécessaire.

A la bonne heure ! Tu bifurques sur le sentier de gravillons. Tu te retournes un instant vers le canal. Un peu plus – c'est idiot, je sais – tu lui serrerais la main, en tout cas tu marmonnes quelque chose de sentimental, peu importe quoi, un codicille. Ou bien tu soulèverais ton chapeau, si tu en avais un. Te voici parti, en tout cas, vers ce que tu ignores enfin. J'en profite pour bourrer et allumer une pipe tout en examinant ce à quoi tu ressembles quand tu t'éloignes. Compris ! Je dois d'autant plus presser l'allure pour te rattraper que tu marches maintenant d'une foulée nerveuse, vindicative dirait-on. Comme si tu voulais fuir au plus vite ce que tu laisses derrière toi, ou bien régler son compte sans attendre à ce qui t'attends.

Aussi, encadrés par deux rangées d'herbes des champs qui font bientôt place à d'épais buissons de noisetiers puis à des barrières d'euphorbes locaux, nous rapprochons-nous à belle allure - ton allure quand tu t'en vas - de l'agglomération dont nous avons tout à l'heure entr'aperçu les lumières. Pas de pancarte pour en indiquer le nom mais, sur le bas-côté du chemin, un panneau indicateur d'école, abattu et piqueté de rouille.

Nous avançons encore. Le bitume a remplacé la terre battue. Des éclats de voix jaillissent en salves des fenêtres ouvertes, composant autant de pots-pourris de piailleries d'enfants et de jurons d'adolescents. Une grappe de gamins surgit d'une boutique à la façade éventrée en se disputant des paquets de biscuits. Les plus roués se font fort de s'en approprier le plus grand nombre pour le privilège d'en distribuer ostensiblement le contenu aux autres. Un peu plus loin, d'à peine plus grands qu'eux rigolent, juchés sur les bancs cernant une placette que baigne la lumière jaune des réverbères. Les uns jettent des canettes et divers débris aux loupiots qui s'approchent un peu trop de leur territoire, pendant que les autres confectionnent mécaniquement une série de joints, obèses ou effilés, qui tournent dans les deux sens. L'ordre des choses ne se lassant pas d'être ce qu'il est, une bande de petits garçons jouant au ballon et une bande de petites filles jouant à la corde à sauter occupent, faussement indifférentes l'une à l'autre, le beau milieu d'un carrefour. Surgi de nulle part, un caddie zigzaguant sur ses roues tordues vient traverser les deux groupes à tombeau grinçant, poussé par un costaud d'à peine dix ans. A l'intérieur, les genoux coincés contre les grilles, sa princesse du soir épluche une orange en poussant des petits cris d'emprisonnée consentante. Le bolide finit sa course sur une poubelle municipale, emplie à ras bord d'emballages divers sur lesquels trône, avec un sourire en coin, une poupée démantibulée.

Nulle trace d'adulte, ici. Ou tout du moins : nulle trace d'un autre adulte que toi. Je te devine d'autant plus décontenancé par cette étrange atmosphère qu'elle s'aggrave non pas d'une impression, mais d'un constat : aucune des jeunes personnes qui peuplent cette localité péri-urbaine ne semble remarquer ta présence, bien atypique pourtant en la circonstance. Te voici en tout cas à mille lieux de l'atelier de réparation-minute où, jusqu'à ce soir, tu officiais encore, dupliquant les clés, ressemblant les chaussures, t'efforçant de rafistoler au passage ces sales mômes que leurs parents, leurs enseignants ou leurs éducateurs venaient te présenter en soupirant, et te livrant à mille autres petits travaux. Ouvres bien les yeux : ici, chacun va pieds nus, il n'y a pas de serrures aux portes, et personne, surtout pas les enfants, ne se soucie de la façon dont les enfants se comportent. Tu as toutes les chances d'y être reconnu pour ton inutilité avant de l'être pour ton incompetence. Excellente occasion de ne rien faire et de regagner un peu d'estime tout autant pour ce que tu es que pour ce que tu n'es pas. Aucun dialogue à instaurer ou restaurer : tu peux donc te taire. Pas d'objets à vendre ou remettre en état : tu peux donc observer ce qu'est un monde où ils n'ont pas, ou plus, ou pas encore, de raison d'être. Combien de fois t'ai-je entendu faire l'apologie du droit des enfants à être des enfants, à inventer leurs propres façons d'être ? Eh bien, nous y voici ! Que dis-tu ? Tu n'es pas convaincu ? Il y a quelque chose qui cloche ? Tout ceci n'est qu'un rêve, et peut-être même un cauchemar ? A l'évidence ! Mais veux-tu vraiment te réveiller ? Non ? Alors, mieux vaut laisser passer entre tes jambes ce ballon égaré que les gamins d'ici ont envoyé rouler trop loin : il ne provient pas de ton enfance, mais de la leur. Ne confonds pas ta nouvelle liberté avec leurs très vieilles improvisations. Viens plutôt chercher un endroit où te coucher. Et ne te soucies pas de là où ils iront dormir : il se pourrait bien qu'ils dorment déjà et que tu ne sois rien venu faire d'autre, ou de plus, qu'une incursion dans leurs songes. Vois ce gymnase aux portes entrebâillées : je serais bien étonné qu'il ne s'y trouve pas quelques matelas. Ah ! Que te disais-je ? J'en vois deux ou trois, il te suffit de les empiler. Leur housse de plastique bleu ciel n'invite-t-elle pas à un doux sommeil ? Contre l'humidité qui vient, la bâche verte, là-bas dans le coin, sera ta couverture. Entends la psalmodie bougonne et machinale qui fuse du lecteur MP3 des jeunes, depuis la placette : tu n'as pas le choix, ce sera ta berceuse. Mesures-tu le bonheur qui est le tien de pouvoir chercher, ici et ainsi, ton premier sommeil d'homme libre ? Perché sur le cheval d'arçon, je veille, en tirant sur ma pipe, à ce que nul ne vienne te déranger. Que de chemin parcouru en si peu d'heures ! L'homme enchaîné aux contingences que tu étais, quand tu ouvrais ou refermais la porte de ton atelier, a rejoint le monde des libres enfants en un seul crochet sur son parcours de refus de ce qui était. Et demain se lèvera l'aube de tes libres choix d'adulte. Dors en paix...

« Debout, crevure ! Tu as cinq minutes pour dégager, sinon c'est au poste que tu vas terminer ta grasse matinée. Et on te dit pas les croissants qui t'y attendent ! ». Ils s'esclaffent à pleines dents. Les coups de pieds dans les côtes confirment le sens du propos. Ils sont trois. Sur le dos et les écussons fleuris qui égayent les manches de leurs blousons en simili cuir, la source de leur éloquence ne prête pas au doute : « Police municipale ». Tes pauvres dents, qui n'ont jamais su mordre, n'y peuvent rien. Inutile de protester, de te débattre, de te justifier : si tu n'obtempères pas à leur douce rhétorique, la bave hargneuse et stipendiée de ces molosses précisera bientôt ce qui te tiendra lieu de petit déjeuner, puis de plan de route. Rien, en fait, ne survient ici que tu n'aies déjà connu quand, plus jeune, tu explorais les voies de tes premières errances. Souviens-toi de ces mêmes souliers cloutés qui te réveillèrent moult fois, à l'aube, dans ces encoignures de gare où tu t'étais réfugié entre deux étapes. Tu avais d'abord regimbé, brandi les attributs de ta dignité, donné et surtout pris des coups,

sauté par la fenêtre, attrapé le premier bus, quitté la ville, et puis d'autres villes. Par la suite, subrepticement, au fil il est vrai de quelques laborieuses décennies, tu t'es employé sans rien dire à jouer le jeu de l'ordre établi. Tu as ouvert et déplacé ton atelier. Tu t'es certes astreint à un lit où dormir. Te voici pourtant revenu, ce matin, au point de départ. Qu'importent tes brevets, tes diplômes, tes états de service et tes cheveux qui grisonnent : nul ne saurait passer la nuit ailleurs que dans la niche désignée par l'ordre social.

Mais aujourd'hui, tu peux décamper sans t'en faire. Quand tu as abandonné ta sacoche hier soir, sur le quai de la gare, j'ai pris la mesure de la situation et j'ai pris deux initiatives : récupérer ta carte bancaire et, en me faufilant dans les pauvres codes de ton petit ordinateur, effectuer sur ton compte courant les télé-virements qui s'imposaient. Ainsi pourras-tu dormir cette nuit, et celles qui suivent, dans des lieux agréés. Et te nourrir de même. Tu ricanes ! Que dis-tu ? A moins que tu t'y refuses ? Tu préfères les sandwiches des supermarchés et le gîte des apprentis ? Ne plus te raser ? Enfin, tu feras comme tu voudras. Tout sera possible pour un temps. Le temps que tu décides de la suite. La suite, la voici d'ailleurs tout de suite : regardes autour de toi ! L'horizon est plus ouvert que jamais : à toi de jouer ! Les policiers municipaux vérifient comme moi la sincérité de ton éloignement. C'est cela : plus loin. Il te faut aller plus loin, là où jamais encore tu n'as osé te rendre, au-delà de toi-même, de tes certitudes et de tes confort, du principe même de ton identité, là où nul n'aura l'idée de demander à voir tes papiers. Tes papiers ! Combien de pages as-tu remplies ? Maintenant, c'est moi qui me charge de tenir à jour ton carnet de bord. De rendre compte de ce qui se passe, et de ce qui ne se passe plus.

Tu retournes un bref instant sur tes pas avant de reprendre la route dans la direction opposée à celle par laquelle tu es arrivé hier soir. C'est étrange, on ne voit plus un seul enfant, ce matin, dans le hameau. Sur la place, aux carrefours, au seuil des magasins et des maisons, il y a des adultes, rien que des adultes, et qui s'activent et qui s'affairent. Des camions de livraison s'approchent en tous sens, leurs chauffeurs en extraient de lourdes palettes devant les vitrines. Les marchands les saluent d'un geste ; ils déballent les caisses et aménagent leurs étals. Des bus, à destination de la gare sans doute, ou des sombres bâtisses que nous avons longées hier le long du canal, se remplissent à vue d'œil d'hommes et de femmes que les travées d'immeubles bas dégorge à flux constant et qui convergent, d'un pas pressé, vers les stations d'arrêt. Quelques uns prennent le temps d'un café, debout au comptoir. Mais la plupart surveillent leur montre. Personne ne se parle. Ils sont comme toi, hier matin. Harassés d'emblée, et conscients qu'il leur faut, comme hier et comme demain, consacrer une longue journée de plus à des activités qui les intéressent peut-être, et sans doute pas. Si bien qu'on entend le bruit que font déjà certaines de ces activités, les plus proches, mais pas les voix de ceux qu'elles accaparent. A part celles des policiers, as-tu entendu ce matin le son d'une seule d'entre elles ? La bourgade semble peuplée de semi-fantômes. Ne t'ai-je pas entendu évoquer les « anciens enfants » ? Semi-fantômes, anciens enfants : cela pourrait revenir au même. Ils traînent péniblement leurs corps alourdis. La tête un peu courbée, le devoir pesant sur les épaules, ils s'efforcent de se hâter, comme pour oublier qu'ils ont oublié les raisons et les moyens de ne pas se soumettre à ce vers quoi ils se hâtent. Qu'ont-ils fait des visions, de la fougue, des enthousiasmes de leurs jeunesses ?

Et toi, qu'en as-tu fait ? A quoi vas-tu employer l'énergie qui subsiste, intacte, farouche je l'espère, au fond de toi ? Car il t'en reste un peu, n'est-ce pas ?, ne serait-ce que pour résister, pour refuser ce

matin de t'enfourner dans ces bus et ces trains, pour ne plus guetter les horaires, pour ne plus te rendre où ils vont ? Un peu d'énergie non pas pour aller à contre-courant, mais hors courant, sans courant. Pour avancer, brave et tranquille, sous les caresses et les promesses au vent. C'est comme cela que je te vois parti, maintenant, et le soleil a fini de sécher la rosée sur les champs entre lesquels tu commences à cheminer. On fait du maïs, par ici, et plus loin du colza. Vois le rouge des coquelicots qui t'éclabousse au passage, en lisière de culture, et ce jaune qui hurle, là bas. La danse des nuages au dessus de l'horizon. Le fossé de drainage qui glougloute à tes pieds. Tu savais depuis longtemps que cela existe tous les jours, et pas seulement les jours fériés, alors pourquoi avoir attendu si longtemps pour venir à la rencontre de la beauté du vide ?

A cette heure, on commence à se présenter à la porte de ton atelier. Tu n'y as pas même apposé un panneau « *Fermé pour cause de ...* ». Pour cause de quoi, d'ailleurs ? Pour cause de renoncement à toutes les causes ? Peut-être vont-ils entrer de force, par la fenêtre, qui sait. L'habitude que tu sois là pour eux, en toutes circonstances. Ils attendront tes services comme s'ils n'avaient pas remarqué ton absence, et il est possible que tu sois absent depuis bien longtemps déjà.

Maintenant, on dirait que tu t'apprêtes à traverser le paysage où tu t'avances, peut-être même à t'y fondre par la suite. Tu es l'air que tu respires, tu es la promesse de pluie des nuages, tu es la terre assoiffée que tu foules, tu es l'arc-en-ciel des couleurs que tu contemples. Et tu es l'ensemble de tout cela. Tu es le monde et le monde est en toi. Il ne faut rien te demander, tu n'es que le miroir de toutes les réponses. Vois ces vieillards qui marchent, en dispersion, au milieu des champs. Sans doute chassés, ou d'eux-mêmes exilés, de ces maisons entre lesquelles tu as toi-même passé une autre nuit et franchi le seuil d'un nouveau matin. Mais, bien qu'ailleurs, ils ne sont pas égarés. Ce qu'ils ont trouvé ? Là où ne plus être. C'est beaucoup. Ce n'est pas tout, mais presque tout. Tu leur ressembles un peu. Mais toi tu ne vas pas en rester là, à rôder en d'impossibles parages. Tu vas continuer. Tu vas percer d'un million de trous la peau de la terre et du ciel, passer grain par grain de l'autre côté, et puis marcher encore ou bien te reposer, c'est égal. Là où tu seras je ne pourrai ni te rejoindre ni me remettre à te suivre. Sans ombre et sans reflet, tu n'auras plus rien à chercher. N'ayant rien perdu, tu n'auras rien à trouver. Libre et seul, au-delà du vide : à toi de jouer !

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES

Précis de la chute - 2012

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021

Paris, 2020

ISBN 979-10-394-0569-0